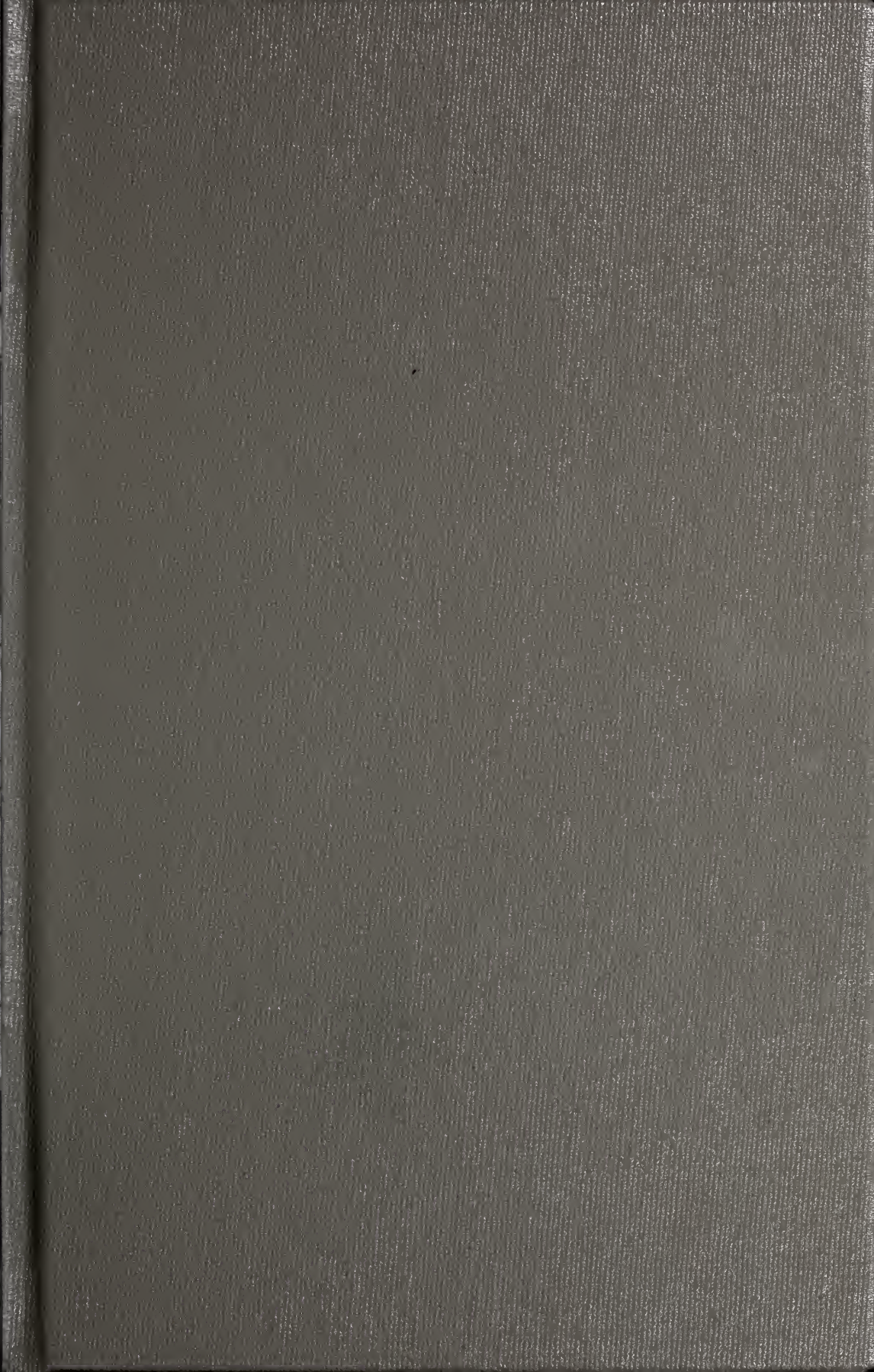






Digitized by the Internet Archive
in 2014

GER

✓

Bulletin de la Société

DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX.

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES.

« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay delibéré continuer par la grâce de Dieu..., ie l'ay apprise par la Bible que ie lis plus que les docteurs..., et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Ie ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'aoust 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIE, I, 5.)

« Je trouveroies bon, qu'en chascune ville, il y eust personnes députées pour escrire fidelement les actes qui ont esté fait durant ces troubles : et par tel moyen, la verité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, le m'en vay commencer à l'en faire un bien petit narre, non pas du tout, mais d'une partie du commencement de l'Eglise réformée. »

Bernard Palissy.

(Recepte véritable, etc., la Recheue, 1563, page 103.)

PARIS

AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

30, rue Sainte-Anne, de trois à cinq heures. (Écrire franco.)

Et avant trois heures,

Rue de la Ferme-des-Mathurins, 20, chez M. A. PETITPIERRE, Agent de la Société.

PARIS. — J. Cherbuliez et Ch. Meyrueis et C^e. — GENEVE. — Cherbuliez.

LONDRES. — Nutt, 270, Strand. — LEIPSIG. — Léopold Michelsen.

AMSTERDAM. — S. De La Chaux et fils.

1855.



3 1833 01828 1870

GENEALOGY

944

B873ZX,

1855

APR

SOMMAIRE.

	Pages.
COMPTE RENDU DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ.	657
I. ALLOCUTION DU PRÉSIDENT et communications faites à l'Assemblée.	<i>Ibid.</i>
II. NOTICE SUR ADRIEN TURNÈRE , par M. Charles Waddington. .	665
III. LE CARACTÈRE PROTESTANT AU XVI^e SIÈCLE , par M. J. Gaufrès.	681
IV. RAPPORT DE M. J. OFFERMANN , trésorier de la Société, sur l'exercice 1854-55.	696

A ce Cahier sont joints les titres et table des matières de la TROISIÈME ANNÉE du *Bulletin*.

Le premier *Cahier* de la QUATRIÈME ANNÉE (mai à juillet), est sous presse et suivra de près.

AVIS IMPORTANT.

L'Agence de la Société est RUE SAINTE-ANNE, n° 30, de 3 à 5 heures.
On peut aussi s'adresser, avant 3 heures, à M. *A. Petitpierre*, agent de la Société et libraire, RUE DE LA FERME-DES-MATHURINS, n° 20.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ

tenue le 17 avril 1855

SOUS LA PRÉSIDENTE DE M. CHARLES READ, PRÉSIDENT.

La Société a tenu sa troisième assemblée générale annuelle le mardi 17 avril 1855, dans le temple de l'Oratoire, au milieu d'un concours empressé de membres et d'étrangers.

Les membres du Comité ayant pris place au bureau, à 3 h. 1/4, M. le pasteur R. Cuvier a, sur l'invitation du Président, prononcé une prière d'ouverture.

Ensuite, M. le Président s'est exprimé en ces termes :

Messieurs,

Notre Société vient d'achever la troisième année de son existence. Elle a, pendant cette période, continué avec zèle l'œuvre laborieuse et importante qu'elle a embrassée. Elle a centralisé une foule de documents historiques propres à « éclairer le passé de la Réforme française (1) ; » elle a publié une partie de ceux qui ont paru de nature à être dès à présent imprimés ; elle en a mis en réserve un bien plus grand nombre qui assurent à notre *Bulletin* une longue série de cahiers non moins remplis, non moins instructifs que leurs aînés, indépendamment de tout ce que le travail mensuel, hebdomadaire, quotidien des membres actifs de notre association nous réserve de gisements inexplorés et nous amènera d'incessantes contributions.

Profitions, Messieurs, de cette séance, si vous le voulez bien, pour jeter un rapide coup d'œil en arrière. Enumérons brièvement, en les rapprochant, en les groupant, en indiquant leurs liens respectifs, les principaux sujets que jusqu'ici nous avons touchés, les catégories diverses que nous avons abordées, suivant les hasards de notre revue

(1) Formule du diplôme de membre de la Société.

rétrospective, — véritable voyage de recherches et de découvertes à travers le vaste champ de l'histoire du protestantisme français.

En première ligne, il convient de placer les questions d'organisation religieuse et ecclésiastique, et celles de législation civile. La Réforme, en France, n'a pas été, autant qu'on a voulu le dire, un Etat dans l'Etat, et si elle l'a été jusqu'à un certain point et à de certains moments, c'est qu'on lui a fait cette condition d'être, et la faute en est apparemment à ceux qui la lui ont faite bien plus qu'à elle-même. Trop souvent, on l'a mise en demeure de choisir entre l'indépendance et la mort. Elle a dû pourvoir à sa propre défense, à sa sûreté, et se donner une organisation tout à la fois civile et ecclésiastique. En tant que partie intégrante du royaume, elle a participé, dans une certaine mesure et par intervalles, au bénéfice des lois de l'Etat; elle a eu sa part de dispositions spécialement octroyées, jusqu'à ce que le bon plaisir de Louis XIV la mit un jour hors de toute loi non-seulement civile, mais même naturelle. Alors, la Réforme française a vécu de cette vie de proscription durant tout un siècle, jusqu'à ce qu'enfin l'arrière petit-fils du royal dictateur, écoutant la voix de l'opinion publique, le cri de l'humanité et de la justice, vint, malgré les clameurs d'une cabale implacable et incorrigible, réintégrer cette partie de son peuple dans ceux de ses droits « que la nature ne permettait pas de lui refuser plus longtemps, » suivant le texte même et les naïves expressions de l'édit réparateur.

Déjà d'assez nombreuses pièces nous ont permis d'indiquer ces différentes phases ecclésiastiques et civiles de notre histoire. Nous n'avons qu'à rappeler notamment les articles sur la police des consistoires et diaconats; sur les galères royales; sur l'état civil des protestants du désert; sur les baptêmes administrés « de par le roi, la loi et la justice; » sur les cimetières, inhumations, exhumations, réinhumations des protestants; sur les promoteurs de l'édit de 1787; et en dernier lieu sur les Chambres mi-parties des anciens parlements, série à peine ouverte, et pour laquelle nous avons été heureux de recevoir, il y a quelques jours, la promesse d'un travail tout à fait nouveau et approfondi sur la chambre de l'Edit du parlement de Guienne.

Nous n'avons peut-être pas entamé de question plus neuve, plus importante que celle de ces grands établissements d'instruction publique que nos pères avaient créés dans plusieurs de leurs villes, et qui atteignirent un si haut degré de prospérité et un si grand renom. Leur histoire est restée à faire, et elle présente les plus grandes diffi-

cultés. Nous nous sommes attachés à provoquer les investigations de nos amis sur ce beau sujet, et nous avons eu déjà la satisfaction de pouvoir rassembler successivement dans notre *Bulletin* un utile travail d'ensemble de M. le professeur Nicolas, et des notices particulières dues aux soins de MM. Marchegay, Borrel et Lourde-Rocheblave sur les académies de Saumur, de Nîmes et d'Orthès.

Des communications déjà reçues, ou qui nous ont été promises, nous permettent d'espérer que nous aurons bientôt à consacrer aussi leur page aux académies de Montauban, de Sedan, de Die.

C'est surtout pour nous un bonheur d'avoir à vous annoncer que, cédant à nos instances, M. le professeur Cellerier vient de nous destiner un résumé de l'histoire de l'Académie de Genève, résumé dressé sur les sources, et que des amis qui en avaient eu communication nous ont fait apprécier à l'avance. Genève, Messieurs, ne l'oublions jamais, c'est, pendant plus d'un siècle, l'*alma mater* des Eglises, et le séminaire, pour ainsi dire, des académies protestantes de France. Le travail de M. Cellerier nous appartenait donc au même titre que le curieux précis rédigé d'après les registres du Consistoire genevois, par M. le syndic Cramer. Ainsi que ce dernier travail, déjà connu de nos lecteurs, la notice que nous attendons aura plus de valeur encore à nos yeux, nous venant de la main de ce Nestor du professorat genevois, à qui les Eglises doivent tant et qu'elles ont depuis tant d'années appris à connaître et à vénérer.

Des questions d'histoire proprement dite, des points d'histoire politique, des épisodes que présentent nos annales, le nombre est considérable, et longue aussi serait la liste de ceux que nous avons déjà mis en relief. La conduite et les actes des parlements à l'origine et à l'encontre de la Réformation (et dans cette catégorie la très curieuse communication de M. Dessalles, tirée des registres secrets du parlement de Paris en 1525); — de nombreux incidents relatifs à la Saint-Barthélemy et à la révocation de l'Edit de Nantes, ces deux questions complexes, rapprochées avec raison par le célèbre abbé de Caveyrac, et qui se touchent en effet plus qu'on ne le croirait généralement : la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes, ces deux grands faits qui sont comme *la question des questions* de notre histoire; — puis l'abjuration de Henri IV, cet important problème, ce nœud de notre histoire moderne (on commence à le bien voir aujourd'hui); — enfin les assemblées et les synodes du désert, ces nobles assises du protestantisme français sous la croix...

Voilà, certes, de belles pages de nos annales, et déjà il nous a été

donné de les éclairer, à plusieurs reprises, par de nouveaux témoignages. Bornons-nous à citer ici cette longue *martyrologie* d'un huguenot du grand règne, illustre par sa naissance, et digne de cette naissance illustre par l'*inflexible douceur* qu'il déploie, dans sa lutte de dix années, contre le corrupteur et le tyran des consciences... Vous avez nommé le duc de Caumont la Force. Ni le roi, ni l'archevêque de Paris, ni la faveur, ni les menaces, ni l'incarcération, ni la maladie, ni les dernières souffrances physiques, ni les tortures morales les plus raffinées, dans la vie de famille et dans la vie intime, l'enlèvement de ses enfants, la présence odieuse d'un exempt de police et d'un père oratorien, la séquestration de la duchesse sa femme (autre héroïne de la foi réformée et digne compagne d'un tel époux), rien en un mot ne peut venir à bout de lasser ce huguenot et l'amener à une apostasie, à une mort catholique-romaine ! Y a-t-il, Messieurs, un plus frappant, un plus admirable exemple de la foi et de la constance de nos ancêtres sous le coup de la persécution ? Et cet exemple est d'autant plus remarquable, qu'il est donné de plus haut. Les correspondances officielles que nous avons déroulées sous vos yeux vous ont fait assister dans le plus grand détail à cet instructif et édifiant spectacle. Vous savez que nous n'avons pas fini. Le duc de La Force a succombé ; mais ses enfants survivent. Ils ont été élevés catholiquement, par des jésuites et des religieuses, ainsi que le voulaient Louis XIV et madame de Maintenon. Il reste à voir maintenant, par une nouvelle série de pièces authentiques, les fruits de leur *bonne* éducation...

En même temps que nous nous sommes occupés de ces confesseurs, demeurés dans leur patrie, où on les mettait hors la loi et d'où on les empêchait de sortir, nous avons suivi ceux qui parvinrent à quitter la France et, non moins à plaindre sans doute de ce bannissement tout à la fois volontaire et forcé, allèrent rendre témoignage dans les pays étrangers. Nous réclamons partout les nombreux descendants de ces réfugiés, heureux lorsqu'il nous arrive de déchiffrer le nom et les armoiries de quelqu'un d'entre eux sous la mousse d'une pierre sépulcrale, comme le puritain d'Ecosse, qui recherchait pieusement, sur les vieilles tombes des cimetières, les noms à demi effacés des martyrs. N'est-ce pas ainsi que nous a été signalée la touchante épitaphe de ce réfugié, Etienne Brutel, qui dort depuis un siècle dans la terre d'exil du cimetière de Stauffenberg ?

En fait d'épisodes variés et de chroniques, nous n'avons qu'à rappeler, entre autres, à vos souvenirs : la captivité de D'Anelot à Melun

en 1558; — une scène de persécution des fidèles d'Annonay en 1635; — un jeûne de huguenot à la Bastille, en 1676; — un interrogatoire de pasteur sur la sellette devant le parlement de Toulouse en 1683; l'exécution de quatre camisards à Nîmes racontée par deux religieux en 1704; — le martyre de Rochette et des trois gentilshommes verriers en 1763, etc.

Au point de vue des caractères et des mœurs, chacun de nos lecteurs a présentes à l'esprit ces tablettes pleines de vie et d'intérêt, ces éphémérides de Casaubon, de L'Estoile, de Daniel Chamier, qui nous font pénétrer dans le siècle et nous font faire connaissance intime avec les personnages. Quand on a lu notamment le journal de Chamier (qui a été pour nous l'objet d'une étude de prédilection), on comprend qu'un des juges les plus compétents en pareille matière considère ce précieux document comme la plus vive, la plus originale et la plus complète peinture que nous ayons peut-être du caractère de Henri IV. Et en effet, si cette comparaison nous était permise, nous dirions qu'on y trouve la physionomie du prince le plus spirituel et le plus madré qui fût jamais, prise *au daguerréotype*. Ajoutons-y cette silhouette du fameux père Cotton et ces profils de Du Perron, de Sully et de quelques autres, tellement vrais et naturels, que, dans leur simplicité, ils surpassent les croquis même d'un peintre aussi habile que d'Aubigné, et qu'ils ont satisfait et enchanté les plus fins connaisseurs.

Nous nous abstenons, en général, d'admettre dans le *Bulletin* de pures notices biographiques, tant que la *France protestante* de nos amis MM. Haag ne sera point terminée. Quand ils auront élevé leur glorieux édifice, ce sera différent; nous tâcherons alors, avec leur aide, de faire, si nous pouvons, *plus et mieux* qu'eux. En attendant, nous nous efforçons de les seconder eux-mêmes, sans marcher dans leurs brisées. Cependant nous n'avons point négligé çà et là les portraits et les caractères, tels du moins qu'ils peuvent ressortir des documents par nous publiés. Notre galerie protestante est même déjà, sous ce rapport, assez étendue, et l'on y a distingué, outre les noms que nous venons de mentionner, tels que Casaubon, Chamier, Henri IV, ceux des Palissy, Calvin, Du Plessis-Mornay, Coligny et son frère D'Anelot, Du Maurier, Sully, d'Aubigné, Brousson, Papin, Court de Gébelin, et bien d'autres plus ou moins connus, mais tous dignes de l'être. Enfin on n'a pas oublié les figures d'élite qu'en ces deux années dernières, des amis ici présents ont reproduites devant vous

sous une forme si attachante : le *président de La Place*, *Leibniz*, *Wolfgang-Schuch*, *madame Duplessis-Mornay*, *Beausobre*. Aurons-nous jamais épuisé un si riche domaine?...

Nous ne pourrions, même en abrégeant, tout vous signaler. Poésies huguenotes, cantiques, prières, chansons spirituelles, stances, épîtres, sonnets, dont chacun de nos *Bulletins* offre des échantillons choisis; — rectifications d'erreurs accréditées, éclaircissements de points douteux, questions de critique littéraire ou de curiosité historique que nous avons posées, chemin faisant, ou déjà traitées, par exemple : le *Psautier huguenot*, — les médailles dites *marreaux*, — les *sceaux* des églises du désert, — celui de l'assemblée politique de La Rochelle, qui est encore à trouver (aussi bien que les archives protestantes de cette ville, enlevées par Richelieu), — les *index* du XVI^e siècle, savamment élucidés par M. de Fréville; — enfin, les détestables éditions des Mémoires de Du Plessis-Mornay et de l'histoire ecclésiastique de Bèze, les manuscrits d'Antoine Court, d'Elie Bouhereau, etc.

Nous insisterons toutefois, en passant, sur les grands avantages que présentent pour nos travaux la part si essentielle de la bibliographie, de la recherche des sources, de l'exploration des archives et catalogues, pour laquelle nous devons de si utiles communications à MM. de Fréville, J.-P. Hugues, H. Bordier, Francis Waddington, Veisaz.

Enfin, Messieurs, nous ne nous sommes pas toujours contentés de cette publication documentaire, c'est-à-dire *fragmentaire*, partielle et analytique, qui est le propre de notre œuvre. Nous avons également saisi les occasions de faire un peu de synthèse, de montrer que si nous nous sommes imposé le devoir de faire une publication *de pièces et de morceaux*, pour ainsi dire, et subordonnée aux chances de la récolte, nous y apportons aussi, autant que faire se peut, une certaine unité de trame, une certaine coordination qui ne saurait échapper à tout œil exercé et attentif. C'est ainsi que nous faisons de fréquents, d'incessants renvois aux articles qui ont déjà passé sous les yeux du lecteur; que nous rattachons toutes les branches éparses et parfois luxuriantes à un tronc commun, afin que le lecteur, et avec lui l'historien, les réunisse en un faisceau uni et fort, dans l'intérêt de la vérité historique. C'est ainsi que nous avons, de temps à autre, étudié des questions plus générales de morale et de philosophie historique, en nous

basant sur un ensemble de faits, et que par exemple, nous venons de constater, avec M. Alph. Jobez, *quelle fut la honteuse influence exercée directement sur les mœurs de la nation par la Révocation de l'Edit de Nantes*. De même nous avons précédemment examiné : 1^o avec M. Eug. Haag, s'il est permis de soutenir *que le protestantisme ait été contraire à la charité religieuse* ; 2^o avec le même, *l'opinion du XVI^e siècle, s'exprimant par l'organe des réformateurs* ; — 3^o avec M. A. Lièvre, *le rôle que le clergé catholique a joué dans la Révocation de l'Edit de Nantes* ; — 4^o avec M. Ern. Albaric, *quelle est la valeur de ce reproche banal adressé au protestantisme français, d'avoir compromis le principe de l'unité nationale*, — reproche qui se retourne au contraire, et à bien juste titre, contre ceux qui nous l'adressent avec tant d'imprudence. Il sied bien, en effet, aux suppôts des Lorrains et de la Ligue, aux affidés de l'Italie et de l'Espagne, de se targuer de leur patriotisme et de leur attachement à la cause de l'unité nationale ! « C'est une vieille ruze, a dit un cardinal qui s'y connaissait, c'est « une vieille ruze, quand on est coupable d'un crime, de s'en décharger sur autrui. » Le mot est du cardinal de Richelieu (1), et l'histoire vraie ne nous autorise que trop à en faire au catholicisme une sévère application.

Telle est, Messieurs, telle est, par aperçu et à vol d'oiseau, la moisson que nous avons déjà mise à profit ; tels sont les enseignements que l'on peut puiser dans les trois volumes que déjà nous avons livrés à la publicité. Ce résultat est évidemment de nature à nous causer quelque satisfaction, et surtout à nous donner beaucoup d'espérances. Mais les moissonneurs sont loin d'être assez nombreux. Beaucoup d'oreilles ont entendu nos appels, sans que pour cela les bras se soient mis à l'œuvre, comme nous étions en droit de l'attendre. Qu'est-ce, en effet, que notre Société, telle qu'elle se comporte aujourd'hui, auprès de ce qu'elle devrait être ! La portée de cette œuvre n'est pas encore comprise, pas encore sentie avec l'intelligence et avec le cœur, comme elle aurait dû l'être depuis trois ans qu'elle existe...

Il l'avait bien comprise et bien sentie tout d'abord, l'ami qui manque cette année à nos côtés, le cher pasteur qui, prêtant sa voix sympathique et pénétrante à un confrère absent, vous émouvait l'année dernière, ici même, au récit de la vie et du martyre de Wolfgang

(1) Dans sa réponse à un écrit des ministres de Charenton, publiée par lui en 1617, lorsqu'il n'était encore qu'évêque de Luçon.

Schuch (1)! Nous ne saurions oublier le concours empressé et résolu qu'il nous prêta, lorsque nous l'appelâmes à fonder avec nous une Société pour l'étude de l'histoire du protestantisme français... Nous ne saurions omettre non plus, du moins par une mention collective, ceux de nos associés (trop nombreux, hélas!) qui ont été, dans le cours de l'année, retirés de ce monde, et à leur tête le vénérable amiral Baudin, l'un de nos premiers et de nos plus zélés amis, à qui nous avons déjà rendu ailleurs l'hommage qui lui était dû (2).

Que d'autres amis, Messieurs, viennent donc prendre la place de ceux qui ne sont plus. Que les vides se comblernt, que les rangs se serrent, que les ouvriers de la dixième et de la onzième heure arrivent à leur tour; ils seront les bienvenus!

Après le rapport de notre trésorier, M. Oppermann, l'assemblée entendra la lecture de deux mémoires historiques.

Le premier, sur *Adrien Turnèbe*, savant illustre du XVI^e siècle, dont M. Ch. Waddington va nous esquisser la vie et la mort, en même temps qu'il revendiquera pour la Réforme ce célèbre érudit que Pasquier appelle « *un grand personnage*, » et qui, suivant Montaigne, « *sçavoit toutes choses*. »

Le second, sur *le Caractère protestant au XVI^e siècle en France*, sujet éminemment intéressant, que, sur notre demande, M. Gaufrès, fidèle à une promesse de l'an dernier, a bien voulu se charger de traiter pour cette séance.

Avant de donner la parole à M. Oppermann, M. le Président annonce que la maison Berger-Levrault vient de faire déposer sur le bureau, à titre d'hommage à la Société, une *Histoire chronologique de l'Eglise protestante de France, jusqu'à la Révocation de l'Edit de Nantes*, par M. Charles Drion, président du tribunal de Shlestadt, membre du Consistoire supérieur de la confession d'Augsbourg, 2 vol. in-12, publiés aujourd'hui même à Paris et à Strasbourg.

Après la lecture du rapport du trésorier et des deux mémoires de MM. Waddington et Gaufrès, la séance a été close à 5 h. 1/2 par une prière de M. le pasteur Petit.

(1) M. le pasteur Verny, mort en chaire à Strasbourg, le 19 octobre 1854, à l'issue d'une mémorable prédication.

(2) Ci-dessus, p. 1.

NOTICE SUR ADRIEN TURNÈBE.

Au milieu des luttes sanglantes qui désolèrent la France au XVI^e siècle, et dont la religion fut le prétexte, entre les deux partis extrêmes qui se disputaient le gouvernement sous les faibles successeurs de Henri II, il se forma d'assez bonne heure une sorte de parti moyen, composé de tous ceux qui désiraient la paix et qui, animés d'un esprit de conciliation, s'efforçaient d'effacer la trace des discordes civiles et d'en empêcher le retour. Comme leur modération était opposée à tout fanatisme, les hommes de ce tiers parti déplaisaient également aux membres les plus exaltés des deux Eglises rivales, et recevaient le nom d'indifférents, ou, comme on disait alors, de *politiques*. Le premier, le plus grand de tous était un vertueux magistrat, le chancelier Michel de L'Hospital. Ces amis de l'ordre et de la paix n'étaient pas tous des indifférents et des sceptiques, âmes faibles, tristes patrons de la tolérance. Ils se recrutaient aussi, et c'était là leur force, parmi des hommes énergiques et convaincus, appartenant à l'une et à l'autre communion : c'étaient, d'une part, des catholiques sincères, mais décidés à ne point exclure les protestants ; et de l'autre, des chrétiens évangéliques désireux de rester dans l'Eglise et de n'en point rompre l'unité, tout en agissant au dedans pour la réformer, s'il était possible. Les uns et les autres désapprouvaient également les persécutions et les révoltes, et se montraient disposés à soutenir l'autorité royale contre l'ambition effrénée de la maison de Guise.

Je suis persuadé qu'en étudiant de près cette nombreuse famille des politiques, qui finit par avoir raison auprès de la France épuisée par tant de guerres, on y trouverait un grand nombre de protestants, jusqu'ici ignorés comme tels. C'est ce que je vais essayer de démontrer aujourd'hui pour un d'entre eux, le célèbre érudit Adrien Turnèbe, « l'un des professeurs, dit l'abbé Sicard, à qui la France doit le bien-
« fait de la renaissance des lettres. »

Retraçons d'abord en quelques mots les événements assez peu saillants de sa vie.

Adrien de Tournebu ou Turnèbe naquit en 1512, aux Andelys, en Normandie, de parents nobles mais peu fortunés. Sa famille était,

dit-on, d'origine écossaise (1). Il vint à Paris vers l'âge de onze ans, et fit ses premières études avec un très grand succès dans le collège de Justice. Reçu maître ès-arts en 1532, il fut admis à enseigner les humanités dans son ancien collège, puis à Sainte-Barbe et ailleurs. Le cardinal de Châtillon, qui le protégeait, l'appela dans l'université de Toulouse. Le jeune professeur, infatigable au travail, doué de la mémoire la plus fidèle, d'une sagacité extraordinaire et du sens le plus droit, acquit en peu de temps une telle réputation, que tous les pays de l'Europe où les lettres étaient en honneur lui firent à l'envi des offres magnifiques ; sa patrie eut la préférence. Une chaire de littérature grecque étant devenue vacante, en 1547, au collège royal de France, Turnèbe en fut chargé. Il la remplit avec beaucoup d'éclat, et compta parmi ses auditeurs Henri Estienne, Luc Fruter, Génébard, de Thou, Montaigne, et une foule d'autres hommes célèbres. En 1552, il consentit à diriger l'imprimerie royale pour les lettres grecques ; il s'était associé Guillaume Morel, à qui il abandonna entièrement cette tâche en 1556. De la chaire de grec il passa, en 1561, à celle de philosophie, qu'il occupa avec le même succès. Il s'était marié en 1547, et sa femme, qu'il aimait tendrement, lui avait donné plusieurs enfants. Il partageait sa vie entre ses devoirs de professeur et les soins de la famille. Après la première guerre civile, qui avait interrompu ses travaux, il reprit ses cours avec plus d'ardeur que jamais, et fit paraître un ouvrage fameux parmi les savants, sous le titre d'*Adversaria*, en même temps qu'il combattait de son mieux, avec ses collègues, l'invasion des jésuites dans l'Université. L'excès du travail lui ayant causé une maladie de consommation, il mourut le 12 juin 1565, à l'âge de 53 ans.

Comme on ne connaît plus guère, de nos jours, les érudits du XVI^e siècle, et qu'on apprécie médiocrement le mérite des savants en us, il ne sera pas inutile, je pense, de rappeler quel homme était Turnèbe aux yeux de ses contemporains.

Je laisse de côté les éloges ridiculement emphatiques de son ancien camarade de collège, Léger du Chesne, qui le met sans hésiter au-dessus d'Apollon. Je n'invoquerai pas non plus Ronsard, qui l'a souvent célébré dans ses vers, et qui ne craint pas de comparer sa science à l'Océan. Mais j'en appellerai aux critiques les plus sévères, et l'on sait combien ils l'étaient alors. Ils sont unanimes pour louer Turnèbe :

(1) Son père, gentilhomme écossais, serait venu s'établir en Normandie, où son nom de *Turnbull* aurait été changé en son équivalent *Tournebœuf* ou *Tournebu*, qui, mis en latin, aurait fait *Turnebus* : ce dernier nom, traduit à son tour en français, a donné *Turnèbe*, qui est le plus généralement usité.

les Vossius, les Scioppius, les Scaliger, sont d'accord pour le proclamer le plus grand homme et le plus savant de son siècle.

Sa réputation comme professeur balançait celle de Ramus lui-même, c'est-à-dire d'un maître comme l'Université de Paris n'en avait vu qu'un jusqu'alors, Abélard, et comme elle n'en a pas eu depuis jusqu'aux grands professeurs de nos jours. On accourait des pays les plus éloignés pour entendre Turnèbe, aussi bien que Ramus. De son vivant il était proclamé, par Estienne Pasquier, l'une des gloires de l'université, dans sa plus grande splendeur. Après sa mort, les étrangers ne prononçaient son nom qu'avec vénération. « J'ay autresfois appris, dit Pasquier, de trois Allemands, gens d'honneur, qu'en plusieurs universitez d'Allemagne, lorsque ceux qui sont en chaire allèguent Turnebus et Cujas, aussitost mettent-ils la main au bonnet, pour le respect et l'honneur qu'ils portent à leurs mémoires. »

En France, un poète fit pour lui cette épitaphe : « Ci-gît Turnèbe. Demandez-vous qui il est? Vous méritez de l'ignorer. »

On peut juger de l'impression qu'il produisait sur la jeunesse, par le passage suivant des Mémoires de l'historien de Thou (*De Vita propria*, liv. I) : « Adrien Turnèbe étant venu dans ce temps-là voir son ami Geoffroy de la Faye, celui-ci mena chez Turnèbe le jeune de Thou, qui se l'imprima si fortement, que l'image de cet homme célèbre, qui mourut peu de temps après, lui demeura toujours dans l'esprit, même en dormant. »

Il faut entendre aussi comment s'exprime Montaigne, qui avait suivi ses leçons, et qui se fait gloire d'avoir été de ses amis : « Turnèbe, dit-il (liv. II, c. 17), sçavoit plus, et sçavoit mieux ce qu'il sçavoit qu'homme qui feust de son siècle, ny loing au delà. » Ailleurs, après avoir beaucoup parlé des défauts que l'on peut reprocher en général aux érudits, l'auteur des *Essais* (liv. I, ch. 24) fait une éclatante exception en faveur de Turnèbe.

« Qui regardera de bien prez à ce genre de gents, qui s'estend bien loing, il trouuera comme moy que le plus souuent ils ne s'entendent ny aultruy, et qu'ils ont la souuenance assez pleine, mais le iugement entièrement creux; sinon que leur nature d'elle-mesme le leur ayt aultrement façonné : comme l'ay ueu Adrianus Turnebus, qui n'auoit fait aultre profession que des lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui feust il y a mille ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, et quelque façon externe qui pouuoit n'estre pas ciuiliisée à la courtesane : qui sont choses de néant, et hay nos gents qui supportent plus malayseement une robbe

qu'une âme de trauers, et regardent à sa réuérance, à son maintien et à ses bottes quel homme il est ; car au dedans c'estoit l'âme la plus polie du monde. Je l'ay souuent à mon escient iecté en propos esloignez de son usage : il y veoyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un iugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust iamais faiet aultre mestier que la guerre et affaires d'estat. »

Ce mérite extraordinaire, qui excitait l'admiration universelle, était rehaussé par les vertus les plus rares. « La douceur de son visage, dit un biographe, faisoit connoître celle de son âme. Ses mœurs étoient irréprochables, et ses vertus étoient accompagnées d'une modestie sans exemple. » Il ne lui arrive jamais, dans ses *Adversaria*, de relever durement ni de reprendre les savants; il leur donnait, au contraire, les louanges qu'ils méritaient, contre l'ordinaire des critiques. Aussi, le même auteur (1) fait-il remarquer que Turnèbe « est presque le seul critique que l'envie n'ait point déchiré. » Le même témoignage lui est rendu dans une épitaphe composée par un de ses anciens élèves :

« Entre tous les humains, toy seul pendant ta vie
Pour les dons merveilleux du très exquis sçavoir,
Qu'on t'a veu en tous arts et toute langue avoir,
As surmonté le monstre indomptable d'envie. »

Ce n'est pas qu'il ait pu éviter d'avoir des adversaires, étant homme de lettres; mais il eut leur estime, sinon leur amitié, et dans un temps où la polémique était si peu courtoise, il en obtint des égards. De son côté, il mettait dans ses critiques littéraires de l'esprit, du goût, beaucoup de modestie et de bonne foi. Ancien élève du fameux Gallandius Torticolis, dont Voltaire s'est tant moqué, il lui avait prêté sa plume, si l'on en croit un poète contemporain, J. du Bellay, qui reproche à Pierre Galland son style *quelque peu Tornebuzé*. Engagé par son entourage dans une lutte regrettable contre Ramus, il fut désarmé par la constante et bienveillante modération de son collègue : l'estime ayant fait taire toute animosité, il se réconcilia avec lui et mourut son ami.

Outre ses collègues, dont il était aimé et respecté, Turnèbe avait d'illustres amis, entre lesquels on doit citer Michel de L'Hospital, Henri de Mesme, Christophe de Thou, Hubert Languet et le cardinal huguenot de Châtillon, ce frère de Coligny, qui, se voyant excommunié par le pape, l'excommunia à son tour.

(1) Nicéron, Mémoires, t. XXXIX, p. 339, 353.

Turnèbe était d'une sobriété extrême, indifférent au luxe des vêtements, réservé dans ses manières, mais affable, obligeant, dévoué pour ses amis et pour sa famille. Si je ne craignais de m'appesantir sur ce portrait d'une âme vertueuse, j'aimerais à le montrer au chevet de sa femme, atteinte par une cruelle épidémie, lui prodiguant les soins les plus empressés, et refusant de prendre pour lui-même aucune précaution. « Conserve-toi, lui disait sa femme par un mouvement de tendre abnégation, conserve-toi pour tes enfants, pour ton pays, pour les lettres, dont tu es l'honneur et l'espérance. Ma vie n'est pas aussi précieuse que la tienne; après ma mort, tu peux te remarier et donner à nos enfants une autre mère. — N'en crois rien, répondit-il avec une douce fermeté; il y a trois choses sans lesquelles je ne saurais vivre : toi, d'abord, puis mes enfants, et enfin ma patrie. »

Tels étaient les sentiments qui remplissaient son cœur et qu'il portait dans toute sa conduite, s'occupant avec sollicitude de l'éducation de ses enfants, s'employant jour et nuit à remplir les devoirs de sa charge, juste envers tous, généreux envers les pauvres, humble de cœur et professant une piété douce et éclairée : car il la puisait directement dans l'Écriture sainte, et s'efforçait d'imiter les exemples des premiers disciples de Jésus-Christ.

Avait-il donc fait comme les plus éminents de ses collègues, Jean Mercier, Pierre de la Ramée et tant d'autres? Avait-il embrassé la réforme religieuse en même temps que celle des lettres et des sciences? C'est ce qu'il me paraît intéressant de rechercher, et j'espère établir que le protestantisme français a aussi compté dans ses rangs celui que le savant Camérarius appelait « le prince des lettres, » et en qui Scévole de Marthe a vu « l'ornement et la gloire de son siècle. » Alors, ce me semble, nous pourrions dire avec confiance, après un écrivain catholique de nos jours, que « la Réforme eut, pour ainsi dire, le privilège et presque le monopole de la science et du talent (1). »

Le P. Nicéron, dans ses *Mémoires* (t. XXXIX), et l'abbé Sicard, dans la *Biographie universelle* (art. Turnèbe), affirment sans hésiter que Turnèbe était catholique, et que si on l'a considéré comme protestant, c'est par un malentendu et par une fausse interprétation de son testament, où il ordonnait qu'on l'inhumât sans pompe. Or, même en supposant, avec ces deux écrivains, que c'est uniquement sur les dernières paroles de Turnèbe et sur les sentiments qu'il manifesta à sa dernière heure que se fonde l'opinion qui en fait un protestant, on

(1) Ch. Labitte, *Les Prédicateurs de la Ligue*, ch. I, § 1.

doit remarquer d'abord qu'il n'avait point fait de testament (1), mais qu'il existe une relation authentique de sa mort, publiée aussitôt après par un de ses amis, sous les auspices de sa famille, et reproduite plus tard dans ses Œuvres complètes par son fils, Etienne Turnèbe, conseiller au Parlement de Paris.

Ce n'est qu'en lisant cette pièce importante qu'on pourra s'assurer si l'interprétation en est facile et naturelle, ou s'il y faut mettre quelque *malignité*, comme le prétend l'abbé Sicard. Voici la traduction fidèle de ce document, dont l'auteur, par prudence personnelle, ou plutôt, comme on le verra tout à l'heure, pour ne pas compromettre certains amis du défunt, prend le nom de *Philaretus*, c'est-à-dire ami de la vertu.

Lettre contenant le récit véritable de la mort d'Adrien Turnèbe, professeur royal. Avec plusieurs épitaphes composées en mémoire de ce grand homme par quelques-uns de ses amis, aussi pieux que savants. (Paris, 1565. In-4°. 18 feuillets.)

PHILARÈTE A CALANUS, SUR LA MORT D'ADRIEN TURNÈBE.

« Quoiqu'on ne puisse bien comprendre, sous le coup d'un malheur si récent, quelle perte notre pays et la république des lettres ont faite par la mort d'Adrien Turnèbe, cependant l'affliction profonde qu'en ont ressentie tous les savants et tous les gens de bien, et qui éclate sur leur visage et dans leurs discours, fait assez voir que ce grand homme a été enlevé à notre pays et à notre université au moment où il leur était le plus nécessaire.

« Ce n'est pas ici le lieu de rappeler quelle était sa science et son érudition; je dirai seulement qu'il a eu peu d'égaux, suivant moi, parmi les savants de nos jours, et que nul ne lui a été supérieur. Quant à sa conduite, elle a toujours été si pieuse et si sainte, que nous devons souhaiter de lui ressembler un jour. Mais après s'être appliqué toute sa vie à servir Dieu avec la plus grande piété, il a voulu, au terme de sa carrière, laisser un témoignage de ses sentiments sur la religion.

« Cinq jours avant sa mort, quelques amis, avec qui il s'était plus d'une fois entretenu à cœur ouvert sur la religion, lui étant venu rendre visite, et lui ayant demandé quel était son avis sur les croyances religieuses qui partageaient les esprits, il répondit qu'il méprisait et

(1) Si ce n'est par métaphore poétique, comme dans son éloge funèbre en vers (*Nenia*), par Denis Lambin : il n'est parlé nulle part ailleurs du testament de Turnèbe.

rejetait absolument toutes les cérémonies de l'Eglise romaine, et qu'il embrassait de tout son cœur et de toute son âme la doctrine des prophètes, du Christ et des apôtres; et cette réponse fut si vive à la fois et si ferme, qu'il était aisé de comprendre quelle était sa manière de voir en religion. Alors ses amis, qui étaient fort savants et fort érudits, lui rappelèrent combien l'Eglise romaine était en contradiction avec la doctrine chrétienne, puisque, par exemple, les prêtres offrent chaque jour Jésus-Christ en sacrifice pour les péchés des vivants et des morts, tandis que Jésus-Christ a racheté, par un seul sacrifice de son corps, les péchés de tous ceux qui sont, qui ont été ou qui seront jamais. Turnèbe se montra fort touché de ce discours, et, malgré l'état d'extrême faiblesse où semblait l'avoir réduit sa longue maladie, il se leva soudain, étendit les bras, et levant les mains au ciel, comme pour mieux exprimer sa pensée par son attitude et par son geste, aussi bien que par ses paroles, il déclara « qu'il était très éloigné de l'opinion de l'Eglise romaine et qu'il la rejetait absolument, parce que « la seule vraie religion, à ses yeux, était celle qu'avaient enseignée « les prophètes, le Christ et ses apôtres. »

« Il était tellement abattu par ses longues souffrances, qu'il avait l'air d'un spectre, et qu'il ne semblait parler et respirer qu'avec peine. C'est pourquoi les assistants lui ayant demandé s'il avait l'intention de confesser publiquement la foi qui était la sienne, et s'il voulait qu'on récitât pour lui le symbole des apôtres (car il avait dit quelque temps auparavant, dans une conversation intime, qu'il croyait au symbole des apôtres, de Nicée et d'Athanasie), il témoigna que tel était son désir, et que cela lui serait très agréable. En conséquence, on le lui récita; puis on pria Dieu en langue vulgaire, et l'on fit des vœux pour sa santé et pour son salut. Alors, se tournant vers ses amis, il déclara qu'il voulait mourir dans la foi dont on venait de lire pour lui le symbole, et qui avait été la sienne. Il ajouta néanmoins qu'une chose le tourmentait : c'est qu'après sa mort sa femme voudrait lui faire des funérailles selon l'antique usage. Mais on lui fit comprendre que cette crainte ne devait pas le troubler le moins du monde, attendu que son âme, une fois délivrée des liens du corps, ne se soucierait plus des choses de la terre.

« Le jour suivant, les mêmes amis pensèrent qu'il était de leur devoir de retourner auprès du malade, afin de lui ôter ce dernier souci par leurs discours et par leurs conseils. Comme ils l'exhortaient donc avec chaleur à persévérer dans sa foi, il fit signe que c'était son intention : car la maladie s'aggravait tellement chaque jour, que déjà il avait de la peine à expliquer de vive voix sa pensée. « Eh bien,

« Turnèbe , lui dirent ses amis , quel souci maintenant vous ronge et « agite votre cœur ? Hier , vous nous avez paru inquiet ; vous crai-
« gniez , disiez-vous , qu'après votre mort on ne vous fît des funé-
« railles ; n'êtes-vous donc pas le maître de prescrire à votre famille
« ce que vous désirez qu'elle fasse ? » Turnèbe alors , s'adressant à sa
femme : « Ma chère compagne , lui dit-il , tous ceux qui nous connais-
« sent savent ainsi que moi , qui suis le meilleur témoin , combien tu
« as eu de déférence pour moi en toutes choses . J'espère qu'après
« m'avoir été toujours soumise pendant ma vie , tu le seras encore après
« ma mort . Voici donc ma volonté suprême : c'est qu'après que mon
« âme aura quitté ce corps , tu me fasses inhumer sans aucun apprêt
« et sans aucune pompe funèbre . »

« Ce langage était assez clair , puisque , pendant tout le temps qu'a-
vait duré sa maladie , il n'avait laissé pénétrer auprès de lui ni prêtre
ni moine . Ce jour-là et les suivants , on lui adressa encore plusieurs
fois cette question : s'il se souvenait du salut par Christ et de la justi-
fication par la foi , et il répondit toujours qu'il s'en souvenait , que telle
était sa croyance , et qu'il n'avait plus d'autre pensée nuit et jour ; et
ainsi cet homme , si éminent par sa science et par ses vertus , s'exprima
jusqu'à sa dernière heure de manière à ne pas démentir un seul instant
sa vie passée .

« Il mourut à l'âge de 53 ans , le 12 juin 1565 , à sept heures du
matin , laissant sa femme enceinte avec cinq enfants . Le jour même
de sa mort , à neuf heures du soir , son corps , accompagné d'un petit
nombre d'amis , fut enseveli sans aucune cérémonie dans le cimetière
des écoliers , où il avait voulu être enterré , comme le grand médecin
Jacques Dubois quelques années auparavant .

« Dieu veuille que le Christ , le soleil de justice , qui a brillé pour
Turnèbe à l'heure de la mort , nous éclaire abondamment et dans la
vie et dans la mort , jusqu'à ce que nous soyons enfin recueillis dans
son céleste royaume ! »

Le récit de cette mort si grande et si simple émane évidemment
d'un témoin oculaire . Il est confirmé d'ailleurs par les écrivains du
temps . S'il est véritable , comme on a tout lieu de le croire , il est bien
évident , ce me semble , que Turnèbe est mort protestant .

On oppose à cette conclusion les assertions de deux ou trois écri-
vains catholiques : le ligueur Gilbert Génébrard , archevêque d'Aix ,
puis un poète ignoré de Soissons , qui s'appelait Gabriel Goniard , et
enfin le lecteur royal Léger du Chesne . Le premier est un ancien
élève de Turnèbe ; mais c'est un homme de parti , qui écrit vingt ans

après l'événement dont il s'agit, et il se borne à dire que « Turnèbe « est mort catholique, quoique les hérétiques aient prétendu le contraire (1). » Il ne cite aucune autorité à l'appui de son dire, et comme il n'était pas témoin de ce dont il parle, cette assertion en l'air n'a par elle-même aucune valeur.

Je crois pouvoir omettre, sans leur faire grand tort, les vers latins de Gabriel Goniard, qui était peut-être aussi inconnu à Turnèbe qu'à nous-mêmes.

Je ne ferai pas plus d'honneur aux poésies, toujours plus ou moins facétieuses, de Léger du Chesne, parce qu'il renonça lui-même à soutenir les inexactitudes qu'elles contenaient, et qui avaient été relevées sur-le-champ avec une vivacité extrême (2). Mais comme ce lecteur royal était le collègue et l'ami, ou du moins l'ancien camarade de Turnèbe, ce qui n'est pas toujours la même chose, on doit quelque attention à l'espèce d'oraison funèbre qu'il prononça au collège de France cinq mois après (3).

Ce discours était destiné, dit l'auteur, à prouver que Turnèbe n'était ni protestant ni incrédule. Comme il est en prose et assez étendu, on doit penser que Du Chesne y aura mis tout ce qu'il savait. Eh bien, après l'avoir lu en entier, j'ose dire que la meilleure réfutation de ce plaidoyer serait de le traduire. D'abord, c'est un morceau du genre burlesque, et du mauvais goût le plus odieux, où l'orateur, pour peindre sa profonde affliction, joue sur son propre nom, et avoue qu'il n'est pas de *chêne*. Il répète avec complaisance ce qu'il a dit cent fois, que « Turnèbe, avec un peu de temps, aurait fini par l'emporter sur Mercure et sur Apollon. » S'il parle de la piété de son ancien ami, c'est pour dire qu'il adorait *les dieux* (*in deorum cultu*). Les dieux ! C'est sans doute une élégance latine qui l'empêche de nommer une seule fois le seul vrai Dieu ! Certes, pour faire de Turnèbe un catholique sur un pareil témoignage, il faut en avoir une grande envie.

Mais au moins trouve-t-on dans ce discours une réponse à la lettre que nous avons lue ? Après avoir adressé à la Mort une apostrophe

(1) Chronographia, édit. de Lyon, 1609, in-f°, p. 754.

(2) Epistola quæ vere exponit obitum A. Turnebi, etc. Paris, 1565, in-4°. Voici la traduction de quelques vers, entre autres, par lesquels on répondait à ceux de L. du Chesne (fol. 17 v.) : « Oui, du Chesne, il est doux de nouer une amitié qu'entretennent la vérité et la constance. Nous savons quels nœuds t'unissaient jadis à ton cher Turnèbe. Tu lui as été fidèle pendant sa vie : on te l'accorde aussi, et les gens de bien t'en tiennent compte. Mais la postérité pourra-t-elle le croire, en te voyant mentir à ton ami après sa mort ? »

(3) Oratio funebris de vita et interitu Adr. Turnebi, habita Lutetiæ in regio auditorio, anno Domini 1565, mense septembri, per Leodegarium a Quercu. (Dans les Œuvres de Turnèbe, Strasbourg, 1600, in-f°, p. 98 et suiv.)

tragi-comique, après avoir comparé Turnèbe à la grande et à la petite Ourse, à Orion, au Sagittaire et aux diverses constellations qu'il est allé rejoindre, Du Chesne entreprend de retracer les derniers moments de son ancien ami; mais, hélas! de quelle manière! Il raconte que Turnèbe consola sa femme affligée par des discours tels que ceux-ci : « Pourquoi cet excès de tristesse? Est-ce parce que je suis appelé à vivre avec *les dieux*?... *Eachue* m'attend à son tribunal... L'arrêt des trois *Parques*, dit-il encore, est irrévocable, etc., etc. » Puis il exhorte ses enfants à la vertu, comme aurait pu le faire Socrate ou quelque autre philosophe de l'antiquité, et l'orateur de s'écrier : « N'est-ce pas là la plus belle fin que puisse faire le meilleur des chrétiens? »

A la suite de ce beau récit, il essaye de répondre à quelques objections. Mais, loin de les détruire, il les aggrave, en nous apprenant que Turnèbe était accusé de ne pas assister à la messe, et en confirmant sur tous les points le récit authentique de sa mort. Ainsi, Turnèbe n'a pas reçu les sacrements de l'Eglise; « il n'a pu communier, dit Du Chesne, à cause de ses vomissements continuels; » mais il ne dit pas pourquoi le malade n'a pas voulu recevoir un seul prêtre pendant tout le temps qui a précédé sa mort. Il admet sans réserve que Turnèbe a voulu être enterré sans bruit et sans pompe, et qu'il a expressément défendu qu'on lui fit des funérailles avec des hommes vêtus de noir, avec de riches draperies, des cierges et des sonneries de cloches. Pourquoi? « C'est, dit en propres termes l'auteur catholique, que ces cérémonies sont bonnes pour le vulgaire, non pour un homme de ce mérite. Cette grande lumière de la France avait-elle donc besoin de flambeaux? Il lui eût fallu emprunter la lumière du soleil : elle s'éclairait assez elle-même au sein des ténèbres (1)! »

Voilà comment raisonne Du Chesne. Mais pourquoi ne pas expliquer les dernières paroles de Turnèbe? C'est que, pour les expliquer, il eût fallu les entendre, et Du Chesne n'ose pas dire qu'il ait assisté aux derniers moments de Turnèbe. Il est permis de supposer, au contraire, qu'il n'en fut pas témoin, car il en aurait certainement parlé d'une manière plus sérieuse et plus digne.

Tous les catholiques ne se montrèrent pas aussi rassurés que Du Chesne sur les sentiments religieux de Turnèbe. Dans la foule de vers anonymes dont sa mort avait été l'occasion, on remarquait une petite

(1) *Ibid.*, p. 102. « Cur ego vetuit ne atratis præconibus, pullatis servis, cæreuleis anlaeis, heredum comploratu, amicorum comitatu, campanarum strepitu, tedarum et cereorum fulgore, sepulchri exstrukione, cippi sculptura, sibi parentaretur, cum isthæc fieri vulgo soleant? Quasi vero vulgaria virum hand vulgarem deceissent, aut quasi funeralibus eguerit lumen Galliæ, nisi vero velis lumen mutare soli : ipse sibi abunde magnum in tenebris lumen fuit. »

pièce dont l'auteur était probablement un ecclésiastique, et où l'on émettait quelques doutes sur le salut du défunt. En voici la traduction :

A l'Eglise affligée, sur la mort de Turnèbe.

« Turnèbe a voulu se passer de toi et de tes ministres ; comment pourrait-il être admis auprès du Christ et des saints ? Tes prêtres ont été fidèles : pourquoi donc les a-t-il repoussés à ses derniers moments ? Pourquoi cette horreur du bruit et de la lumière ? Pourquoi cet enterrement où tu n'étais pas ? Enfin, épouse de Jésus-Christ, pourquoi ce mépris pour tes cérémonies, après les avoir pratiquées si longtemps ? »

Mais laissons là les auteurs anonymes, et citons des témoins dignes de foi. A Léger du Chesne, que ses pasquinades et son catholicisme sanguinaire et bouffon tout ensemble avaient fait surnommer le comédien du roi, on peut opposer un homme sérieux et véritablement chrétien : Jean Mercier, savant professeur d'hébreu, qui joignait à une érudition très vaste beaucoup de jugement, de candeur et de simplicité. Il était l'ami et le coreligionnaire de Turnèbe, et c'est lui probablement qui composa la lettre de *Philaretus*. Jean Mercier célébra dans une triple épitaphe en hébreu, en grec et en latin, la mort chrétienne et protestante de son collègue. Voici le sens de l'épitaphe latine :

« Ce savant fameux, le plus pieux des hommes, Turnèbe, est mort glorieusement, Turnèbe, que tous aimaient pour la douceur de son caractère, et qui n'eut pas un ennemi. Cessez de pleurer sa mort, jeunesse des écoles ; il vit en Christ, il ne saurait mourir. »

Un autre professeur royal, Denis Lambin, celui-là même pour qui fut inventé le nom de *politique*, déclare dans son éloge funèbre de Turnèbe, que ce dernier interdit toute pompe et toute cérémonie extérieure à son enterrement, parce qu'il confessait le Christ comme unique Sauveur des hommes. Et ce témoignage a d'autant plus de poids, que Lambin ne cessa jamais, comme Mercier, de professer le catholicisme.

Puis vient un poète connu, François Thori, ami d'Hubert Languet, et qui adressa à ce dernier une relation en vers de la maladie et de la mort de Turnèbe. Ce morceau est remarquable par un goût très pur et par un vif sentiment de piété. Il est encore précieux pour nous

par un appel énergique à ceux qui assistaient Turnèbe à ses derniers moments, et parmi lesquels se trouvaient de grands personnages (*procères*), qui sans doute craignaient de se faire connaître. On y trouve encore plus d'un trait digne d'être mentionné, et, par exemple, un tableau piquant de la colère des prêtres après l'enterrement de Turnèbe, et les menaces d'une multitude fanatisée qui parle d'exhumer le corps, afin de purifier le cimetière : sentiments impies autant qu'inhumains, et qu'un autre poète huguenot, Toussain Berchet, de Langres, stigmatisa aussitôt de la manière suivante :

« Pourquoi un prêtre insensé vient-il attaquer avec cette violence une action légitime, et contester à un mort sa sépulture? Aveugle conducteur d'un troupeau aveugle..., il se soucie bien peu des âmes; il ne songe qu'à son intérêt : de là ces larmes, ces menaces, cette colère, ces plaintes et ce désespoir. Ce qui le désole, c'est de n'avoir point reçu d'argent; mais que Turnèbe ait eu ou non des funérailles, cela ne le touche guère. »

Nicolas de Harlay, dans des vers où il se montre protestant zélé, Estienne Pasquier, dans une épitaphe latine assez bien tournée, et un autre catholique, le poète et lecteur royal Jean Daurat, dans un éloge funèbre, confirment tous ces faits.

Longtemps encore après la mort de Turnèbe, on se souvenait à Paris qu'il avait été politique et hérétique; on en trouve la preuve dans ce passage de la Satyre Ménippée, que je rapporte pour montrer ce que devint l'enseignement, après que les protestants en eurent été exclus : « Jadis, au temps des politiques et hérétiques Ramus, Gallandius, *Turnebus*, nul ne faisoit profession des lettres qu'il n'eust de longue main et à grands frais étudié et acquis des arts et sciences en nos collèges, et passé par tous les degrez de la discipline scholastique. Mais maintenant... les beurriers et beurrières de Vanves, les vigneronns de Saint-Cloud... sont devenus maîtres ès arts, bacheliers, principaux, présidents et boursiers des collèges, régents des classes et si arguts philosophes, que mieux que Cicéron ils disputent *de invention*, etc. »

Enfin, le fils de Turnèbe, publiant en 1600 les OEuvres de son père, autorisa l'imprimeur à reproduire toutes les pièces que nous avons citées, et plusieurs autres qui établissent clairement que son père passait pour protestant.

Il me reste à faire voir que cette opinion n'était pas seulement fondée sur les paroles de Turnèbe à son lit de mort et sur les circonstances

de l'inhumation clandestine par laquelle il voulut échapper au joug de l'église romaine, mais que sa vie antérieure, ses discours et ses actes authentiques témoignaient d'un penchant prononcé pour la réforme religieuse et d'une opposition très vive à l'église catholique.

Je n'aurai pas besoin, pour le démontrer, de recourir à une publication qui lui fut attribuée après sa mort, et qui contient l'éloge de Poltrot de Méré, le meurtrier du duc de Guise (1). Quoique Turnèbe ait été partisan de la paix et par conséquent très opposé à l'ambition et aux menées séditieuses des princes lorrains, on répugne à croire qu'un homme d'un caractère si humain et si doux ait jamais fait l'apologie d'un crime, fût-il profitable à sa cause. L'authenticité de cet écrit est heureusement plus que douteuse, et si l'on a pu s'imaginer qu'il était de Turnèbe, cela ne prouve qu'une chose, c'est que sa qualité de protestant paraissait assez établie. Mais, encore une fois, adressons-nous à lui-même, et laissons-le parler : je m'assure que l'on trouvera son langage assez clair.

En 1564, quelques mois après la première guerre civile, dédiant à Michel de L'Hospital un de ses livres, il lui rappelle avec douleur les temps affreux qu'on vient de traverser; il décrit éloquemment cette époque de vertige et de cruauté, « où il semblait moins criminel d'égorger un homme qu'un mouton, et où tant de gens se montraient plus joyeux des malheurs de leur patrie et de leur propre ruine qu'ils n'auraient pu l'être de leur prospérité et de celle de la France! » Il ne s'élevait pas seulement contre la faction des Guise; il célébrait encore avec enthousiasme les heureux efforts de L'Hospital « pour apaiser les passions soulevées, et pour ramener comme par enchantement à des sentiments humains des hommes furieux et semblables à des bêtes féroces (2). »

C'est ainsi que Turnèbe se prononce contre ceux qui plus tard feront la Ligue et la Saint-Barthélemy, au risque de se voir appliquer l'injure qu'un de ces furieux adressait à son collègue Denis Lambin, coupable comme lui d'aimer la paix (3) : « Quand vint cette loi d'amnistie, appelée vulgairement édit de pacification, tandis que nous étions tous dans le deuil, vous, caméléon, vous vous réjouissiez! »

Il ne fut pas moins ferme dans sa résistance aux jésuites, lorsque,

(1) Poltrotus Meræus Adriani Turnebi, Genevæ, 1567, 11 p. Voir le P. Nicéron, Mémoires, t. XXXIX, p. 355.

(2) *Adversariorum libri triginta in tres tomos divisi.* (Paris, 1580, in-f°.) *Tomus primus*, ad C. V. Michaëlem Hospitalem Franciæ cancellarium, épitre dédicatoire.

(3) Jac. Carpentarii ad Dion. Lambinum Epistola (Paris, 1569, in-4°), p. 7.

ayant recueilli la riche succession de l'évêque de Clermont, ils vinrent enseigner gratis à Paris. « Ils refusent l'obole de l'écolier, disait-il (1), mais ils savent capter des milliers d'écus; ils refusent un salaire légitime, mais ils dépouillent les pauvres; ils courent après les grosses proies, et voilà pourquoi ils méprisent les petites. » Il avait adressé au parlement une supplique en vers au nom de l'université, pour qu'on la délivrât de la société qui venait, bon gré malgré, s'*agraffer* au corps enseignant, et il félicitait ironiquement le pape Pie IV de ces fameuses *agraffes* que, grâce à lui, les nouveaux religieux portaient à leurs robes, insinuant que leur affectation de décence était une pure grimace. Ce reproche fut sensible aux jésuites, et leur avocat, Versoris, ne manqua pas d'y répondre très vivement : « Quant aux habits, disait-il, Ramus et Gallandius, et celui qui a fait la rythme injurieuse sous le nom de l'université (c'est Turnèbe), se sont fort bien mécomptez, disant que leurs robes agraffées, leurs soutanes et leurs bonnets apostoliques, estoient habits d'hypocrites... Quelque honnesteté qu'ayent ces habits, ils n'ont garde de plaire à ceux qui ont excité ceste tragédie, n'y en ayant point qui leur puissent plaire, appelans les cordeliers grisarts, les augustins bouclez, et usans de tels et semblables termes, desquels on peut bien juger non-seulement l'habit, mais aussi la religion leur estre odieuse. »

Il y avait longtemps que Turnèbe mettait la religion ailleurs que dans les vêtements et dans la pompe extérieure. En toute occasion, du reste, il témoignait de son aversion pour les moines et les chanoines, auxquels il reprochait leur avidité, leur paresse et leur vie tout épicurienne. Mais il ne se bornait pas à désirer des réformes dans l'Eglise; il les demandait dans le langage même des protestants, invoquant l'Ecriture sainte et en appelant à l'exemple de l'Eglise primitive. Entre plusieurs passages significatifs de ce genre, j'en choisirai un seul, mais qui résume toute sa pensée en religion. Je l'emprunte à la dédicace d'une édition de saint Cyprien, un des Pères que les réformés citaient de préférence dans leur controverse contre l'Eglise catholique. Turnèbe, en offrant cette édition à Charles IX, après la première guerre civile et peu de temps avant sa mort, déplore de nouveau les malheurs que le fanatisme a causés à la France, et il continue en ces termes :

« Les deux partis me paraissent également coupables : les uns, par un orgueil ridicule, se croient parfaits et condamnent d'avance tout

(1) Dans ses vers *Ad Soterium gratis docentem*.

ce qui ne leur ressemble pas, tandis que les autres, par un excès blâmable, déclarent impies de tout point ceux dont néanmoins ils ne sont séparés qu'à certains égards. Adoucir et réconcilier ces âmes aigries m'a paru une noble entreprise... On ne saurait nier les souillures qui peu à peu se sont introduites dans l'Eglise, et qui y ont engendré de si grands vices. Eh bien, il en faut purifier l'Eglise; il y faut rétablir la foi si sainte, si pure, si chaste et si sincère des premiers temps : il en faut chasser l'argent, le gain, les richesses, et supprimer ces communautés particulières, qui, en dehors de l'autorité des évêques, vendent leurs prières au peuple et le dépouillent comme des brigands qui volent un voyageur au fond des bois. Il faut exclure des dignités de l'Eglise ces épicuriens qui ne recherchent que le repos dans le luxe et la paresse, qui se refusent à enseigner la religion, et qui n'aiment que les honneurs et les banquets splendides. Quant aux partis qui se font une guerre si cruelle au nom de la religion, s'ils ont encore quelque idée de la piété, ne les prenons pas eux-mêmes pour juges, soit de leurs persécutions, soit de leurs griefs; mais qu'ils se soumettent au Christ, puis aux apôtres et aux chrétiens les plus rapprochés de leur temps. Qui oserait en appeler de tels juges? Ne sont-ils pas les auteurs et les chefs de notre foi? »

L'analogie est frappante entre ces paroles de Turnèbe et celles qu'il prononçait avant de mourir? Est-ce là vivre et mourir en catholique? Assurément, il serait difficile de le soutenir, ou bien l'Eglise romaine aurait de bien graves reproches à se faire; car si elle avait admis, il y a trois siècles, ce retour à la doctrine des apôtres et de l'Eglise primitive, il n'y aurait eu ni querelle ni guerre dans l'Eglise de Jésus-Christ; il n'y aurait pas eu de protestants, parce que tout le monde eût été chrétien. Mais, on le sait, les réformés ne tenaient pas un autre langage que Turnèbe, et c'est ce langage que le catholicisme proscrivait au XVI^e siècle.

Turnèbe n'a pas assez vécu pour être persécuté; mais il l'eût été sans aucun doute, comme il en avait le pressentiment. Il eût inévitablement partagé le sort de ses collègues protestants qui, avant la Saint-Barthélemy, furent destitués ou, suivant l'expression officielle du temps, *dispensez de faire lectures* : ce qui faisait bien voir, comme le dit énergiquement Palma Cayet,

Que le tueur hait autant la science,
Comme tyran il foule conscience.

Turnèbe put entrevoir la décadence de l'université de Paris, mais

il en avait vu la splendeur, et il y avait grandement contribué par ses leçons, par ses écrits, par cette alliance si rare de l'érudition et du goût. L'histoire lui doit une belle place parmi cette élite de professeurs huguenots qui, à partir de Lefebvre d'Etaples, initièrent la France à toutes les études scientifiques et littéraires. Ce sont eux en effet qui ont partout frayé la route : pour le droit, la médecine et la chirurgie, pour les mathématiques, pour la philosophie, pour l'hébreu et les langues orientales, enfin pour l'antiquité grecque et latine, dont les immortels chefs-d'œuvre furent commentés, traduits, imprimés et popularisés par les Dolet, les Estienne, les Morel, les Ramus et les Turnèbe.

CHARLES WADDINGTON.

LE CARACTÈRE PROTESTANT AU XVI^e SIÈCLE

EN FRANCE.

Messieurs,

Si notre œuvre consiste, avant tout, à réunir pour l'histoire du protestantisme français des documents originaux, des témoignages contemporains, des traits de mœurs qui lui assurent à la fois de fermes garanties et l'intérêt le plus mérité, il doit nous être permis aussi de jeter parfois un coup d'œil d'ensemble sur la masse des faits recueillis. Déjà ces faits présentent au regard une imposante unité, et l'on peut distinguer aisément l'esprit qui les anime tous. Ce sont autant de rameaux rattachés à un tronc unique et vigoureux, où ils puisent leur vie et leur force. La Réforme a été dans notre patrie un événement immense, et l'histoire de notre Eglise montre qu'elle a su y fonder une grande et durable institution. A ce double titre, elle a dû exercer une influence profonde, elle a dû marquer son empreinte dans l'âme de tous ses adeptes, s'y réfléchir comme le paysage de la rive dans le miroir d'un fleuve, et donner naissance à ce qu'on nomme un *caractère*. Ce caractère existe, et l'on a quelquefois tenté de saisir et de fixer les traits qui le constituent. Je ne citerai, parmi ces essais, que le tableau bien connu, mais peu bienveillant, où M. de Châteaubriand (1) a réuni contre nous ses plus sévères reproches, et les quelques linéaments jetés en passant par le crayon habile de M. Sayous. Il ne saurait être sans intérêt de reprendre ici ce travail. On aime à saisir dans le vague du passé une forme concrète et humaine; car rien ne parle mieux à l'homme que l'homme lui-même, surtout quand à travers les siècles les rapports du sang et de la foi unissent les disciples aux maîtres. Heureux si ma pensée se justifie en rencontrant la vôtre, et si l'adhésion de votre cœur vient saluer cette image paternelle, qu'une main inexpérimentée mais pieuse entreprend de reproduire !

C'est en effet à nos pères, à ceux du XVI^e siècle, que je veux me borner. Quelque division qu'on adopte pour l'histoire de notre protestantisme, on devra faire une période distincte de celle qui, s'ouvrant

(1) *Analyse raisonnée de l'histoire de France*, règne de François I^{er}.

(2) *Etudes littér. sur les écrivains franç. de la Réformation*, passim.

par la constitution générale des Eglises à leur premier synode, se termine à l'Edit de Nantes. Ce fut l'époque des guerres religieuses, de ces luttes armées, de cette opiniâtre résistance contre un système organisé de destruction. La paix suivit, non sans quelques restes de ces longs troubles, qui perdirent d'ailleurs un moment leur caractère religieux. Une première époque s'était écoulée depuis l'introduction du protestantisme en France jusqu'à la prise d'armes. On l'a nommée l'âge d'or de la Réforme. Alors, en effet, les protestants mouraient et ne résistaient pas; c'étaient des martyrs, ce n'étaient point des soldats. Contre le zèle persécuteur des rois et de la Sorbonne, ils n'avaient d'autre arme que la prière. « Auparavant, dit Crespin, on faisait mourir les fidèles sous ombre d'hérésie; maintenant, on les accable sous prétexte de rébellion. » Mais voici qui explique, selon d'Aubigné (1), leur changement de conduite : « Il est à noter pour jamais que, tant qu'on a fait mourir les réformés sous la forme de la justice, quelque inique et cruelle qu'elle fût, ils ont tendu les gorges et n'ont point eu de mains; mais quand l'autorité publique, le magistrat, lassé de feux, a jeté le couteau aux mains des peuples, et par les tumultes et grands massacres de France a ôté le visage vénérable de la Justice, et fait mourir au son des trompettes et des tambours le voisin par le voisin, qui a pu défendre aux misérables d'opposer les bras aux bras, le fer au fer, et de prendre d'une fureur sans justice la contagion d'une juste fureur? »

Si la première époque fut l'âge d'or de la Réforme, la seconde fut son siècle classique. De quels grands noms elle s'honore ! Les Coligny, les d'Andelot, les Mornay, les La Noue, les d'Aubigné, les Bèze, parurent s'y être donné rendez-vous avec Palissy, François Hotman, Jeanne d'Albret et Calvin. Ce qui distingue tous ces chrétiens illustres, c'est la tendance morale et pratique de leur foi, jointe à cette vigueur inaccoutumée que développa l'habitude de la résistance et de la lutte. Ou, pour le dire autrement, c'est l'esprit de Calvin modifié par le caractère bien connu de la nation française, et par l'influence du siècle le plus agité.

C'était en effet un siècle de passions ardentes et d'âpres aspirations, où l'on ne comptait pour rien le sacrifice de la vie, où le courage se mesurait sur l'immensité de l'œuvre à accomplir. Les âmes honnêtes prenaient en dégoût une corruption qui les offensait partout, et souvent un culte impuissant à la réprimer ou servi par des ministres qui en donnaient l'exemple. Qu'au pressentiment alors universel de

(1) *Histoire universelle.*

nouvelles destinées vint s'ajouter la sanction d'un nouveau culte, que cette religion épurée fût au niveau du siècle et de ses lumières, qu'elle offrit à ses adeptes une morale vigoureuse capable de les conduire à la conquête de l'avenir, et une autre Eglise était fondée. La voix de Calvin répondit à ce mystérieux appel.

On connaît l'homme, et ce n'est pas ici le lieu d'exposer sa doctrine; mais il faut dire ce qu'elle a de plus saillant, ce qui explique le mieux son influence. C'est l'idée qu'elle nous donne de Dieu; on pouvait s'y attendre. Le Dieu de Calvin n'est point l'idéal de la grandeur, de l'intelligence, de la beauté, de la miséricordieuse tendresse, objet ineffable des méditations du sage ou des contemplations du poète. Ou s'il renferme en sa sublime nature l'harmonie de toutes les perfections, l'austère réformateur n'a garde de l'apercevoir. Dieu n'a révélé que sa volonté, c'est sa volonté seule qui importe. Jaloux de faire triompher sa gloire, Jéhova, c'est ainsi qu'on le pourrait nommer, veut avant tout détrôner les idoles qui la lui ravissent. Calvin a soin de nous le dire, et la précaution était peut-être superflue : « Il hait et a principalement en horreur les idolâtries et superstitions par lesquelles il est déshonoré, et en est plus grièvement offensé que de nulle autre chose (1). » C'est contre leurs sectateurs impies qu'il déchaîne ses fléaux; c'est, après eux, contre la tiédeur de ses vrais disciples. Malheur à qui ne se donne pas à lui tout entier! à qui lui refuse une partie du service exigé! Profane et téméraire, car il foule aux pieds l'honneur que daignait lui offrir son souverain Maître, il se range parmi les rebelles, dont il ne lui reste qu'à partager le sort. Sans valeur, sans vertu, sans mérite, l'homme appartient aussi sans réserve au Dieu dont la libre miséricorde l'a tiré du néant et l'arrache à l'éternelle misère.

De là, Calvin tout entier. Fort du sentiment de sa vocation, c'est-à-dire de l'union de tout son être avec un tel Dieu, il n'épargne ni lui-même, ni les autres. Point de satisfaction qu'il recherche, point de souci de son repos; nul respect de l'antiquité ou de la science des docteurs, de la naïveté des superstitions populaires ou de la majesté des rois opposés au Roi suprême; tout cède au devoir de « servir à Dieu. » Soumis le premier aux ordres qu'il reçoit, il les transmet à ses disciples tels qu'il vient de les ouïr, brefs, sévères, absolus. Quant à ses contradicteurs, il les adjuge à ce tribunal redoutable, « où il ne sera plus question de répliquer. » « Que tous donc ploient le col (2). »

(1) *Lettres françaises de J. Calvin*, publiées par Jules Bonnet, t. I, p. 70.

(2) *Œuvres françaises de Calvin*, recueillies par P.-L. Jacob, 1842, p. 230 et passim.

Citons encore deux paroles, dont l'une peint l'humilité de Calvin dans le langage du temps, humilité profonde qui lui faisait un pénible fardeau de l'œuvre qu'il accomplissait, et l'autre jette un jour plus doux sur l'austère piété du réformateur. « Un chien aboie, disait-il, s'il voit qu'on assaille son maître; je serais bien lâche si voyant la vérité de Dieu ainsi assaillie, je faisais du muet, sans sonner mot (1). » Sa femme se mourait, laissant des enfants d'un premier mariage. Il lui promit de les protéger. « Je les ai déjà recommandés à Dieu, répondit-elle. — Mais cela n'empêche pas que moi aussi je n'en prenne soin. » Elle reprit : « Je sais bien que tu n'abandonneras pas ceux que tu sais que j'ai recommandés à Dieu. » De pareils sentiments peuvent tout sur moi, ajoute Calvin, qui racontait cette scène à Viret.

Un tel homme était fait pour le commandement. On l'a mis successivement en parallèle avec d'autres hommes illustres, avec le vieux Lycurgue, avec Grégoire VII, et l'on voit d'abord sur quelles analogies se fondent ces parallèles. Mais Calvin a pénétré plus avant dans l'âme humaine : son influence s'est exercée à une plus grande profondeur, et l'on est confondu de le voir, par les seules forces de la persuasion et d'une discipline acceptée, imprimer le sceau de sa foi et de sa vertu sur dix générations de disciples.

Bèze et Farel en furent les premiers exemples. Plein du feu des prophètes le dernier put un jour terrasser Calvin, triompher de ses résistances, le retenir soumis à Genève; il abdiqua dès lors son empire d'un jour et reconnut un maître dans le jeune homme vaincu. Bèze avait une plus riche nature. Le culte des belles-lettres et de la poésie s'unissait en lui à l'érudition et à la foi; mais tous ces éléments furent subjugués et tenus en équilibre par cette volonté morale qu'avait fortifiée la parole du maître. Bèze, sans Calvin, aurait pu être un plus grand poète; Calvin en fit un plus grand homme et une lumière de l'Eglise. Et pour montrer, dans un troisième personnage, la puissance du réformateur, quels écarts de pensée et de conduite n'aurait-on pas dû craindre de d'Aubigné, cette individualité si puissante, si variée, souvent si belle, parfois si vulgaire? Mais la doctrine et l'esprit de Calvin resserrèrent le frein qui la retenait dans le devoir, et firent un grand caractère d'un homme capable de tous les excès.

A la sévérité de sa foi, Calvin ajoutait celle de son propre tempérament. Il en résultait un excès qui s'atténua sur le sol de France. Calvin avait approuvé le recours au glaive contre l'hérésie; Coligny

(1) *Lettres franç.*, t. I, p. 114.

et Mornay professèrent le principe de la liberté religieuse, et tandis que l'un protégeait également les deux cultes dans sa ville de Châtillon, l'autre écrivait plaisamment dans ses pamphlets : « Sur la tête et sur le cerveau, il n'y a prise que par les oreilles ; on la leur romprait à tous, que leur opinion y demeurerait tout entière (1). » Il est vrai que l'expérience avait pu l'instruire, et que les laïques apportaient dans ces matières une modération étrangère aux théologiens ; mais c'est en Ecosse et non en France que Calvin eut ses plus austères disciples, et que la Réforme développa toutes ses rigueurs : chez nous, Th. de Bèze ; dans la patrie des puritains, Buchanan et Jean Knox.

N'est-ce pas aussi l'influence des races qui distingue du réformé français le disciple allemand de Luther ? qui explique chez l'un cet instinct de réflexion, de poésie, de mysticisme particulier aux peuples germains, et donne à l'autre en échange un esprit plus précis, plus conséquent, plus actif, plus pratique ?

Calviniste et français, tel est, tel devait être le réformé du XVI^e siècle ; mais il est avant tout homme de foi. Une grande révolution religieuse, accomplie sur le théâtre de son âme, l'a posé une fois devant Dieu avec le sentiment de sa responsabilité directe ; il ne l'oubliera jamais. La voix de sa conscience sera désormais son seul guide : c'est dans ce sanctuaire que Dieu lui parle ; c'est là que viennent prendre leur forme obligatoire et absolue les ordres qu'il lit dans les pages de la Bible. Ces ordres entendus, rien ne peut l'empêcher de les accomplir : ni la séduction de l'exemple, ni le prestige du passé, ni surtout cette opposition par les bûchers et par les armes, où le huguenot trempa son caractère et se fit contre les souffrances et la mort un courage d'acier. Sa vertu, racontée par La Noue, emporte le suffrage de son siècle, et force même celui de Médicis. Quelles saintes leçons ont formé son enfance ! quels exemples il doit donner à son tour ! Le père exhorte ses fils « à aimer Dieu, à être ardents et pathétiques dans sa cause, pour elle *faire jonchée* de la vie et des biens, affecter de tout perdre pour celui qui a tout donné (2). » Que ne puis-je lire ici tout entier ce grand morceau, où, s'élevant à la hauteur de l'épopée, d'Aubigné raconte pour la postérité le célèbre entretien de Coligny et de son épouse ! « Nos frères, disait la noble femme, chair de notre chair et os de nos os, sont les uns dans les cachots, les autres dans les champs, à la merci des chiens et des corbeaux. Dieu vous a donné la science de capitaine ; pouvez-vous, en

(1) *Mémoires* de Duplessis-Mornay, in-8°, t. II, p. 47.

(2) *Testament* de d'Aubigné, à la suite de ses *Mémoires*. In-12, Paris, 1854.

conscience, en refuser l'usage à ses enfants? Vous m'avez avoué qu'elle vous réveillait quelquefois : elle est le truchement de Dieu. Vous serez meurtrier de ceux que vous n'empêcherez pas d'être meurtris. » Coligny répondait : « Sondez à bon escient votre constance; si elle pourra digérer les déroutes générales, les opprobres de vos ennemis et ceux de vos partisans, les reproches des peuples... la trahison des vôtres, la fuite, l'exil en pays étrange, votre honte, votre nudité, votre faim et, ce qui est plus dur, celle de vos enfants (1). » L'énumération se prolonge encore; mais l'amirale avait cet héroïsme, et dès ce jour Coligny ceignit son épée. Mayenne avait raison : « Ces gens étaient de père en fils apprivoisés à la mort. »

Ce zèle ardent du bien s'entretenait au foyer de la famille. Qui ne connaît les pieuses habitudes de la maison des Châtillon, et la noble contagion de leur exemple? Qui ignore cette foi simple et sentie, qui dans le château de Saumur enflammait les saintes espérances, ou consolait les déceptions de Mornay et de Charlotte Arbaleste? et ces touchantes prières pour les siens, dont Casaubon coupe sans cesse le récit de ses journées? Comme, en dépit de la pluie et de l'hiver, on aime à faire avec lui le voyage d'Ablon ou de Charenton, pour se joindre à l'assemblée des fidèles! Ou si, par une belle journée, il fait par eau son pieux pèlerinage, qu'on se plaît à monter sur la même barque, à charmer comme lui la monotonie de la route en s'associant aux longues mélodies de sa femme (2)! Saints usages de la piété domestique! Attachant spectacle, qui repose un moment l'esprit attristé par tous les crimes et les malheurs de ce siècle!

C'est que plus douce, tempérée par la modestie et la grâce de leur sexe, mais non moins héroïque, la piété des femmes protestantes entretenait la pureté du foyer. On connaît les épouses de Coligny, de Duplessis-Mornay. D'Aubigné pleura longtemps celle qui, d'après son témoignage, l'avait exhorté au bien, retiré du mal, encouragé à se consacrer à la cause de la vérité, fortifié dans cette sainte lutte. Une seconde osa plus tard s'associer à ses périls; on venait de le condamner à perdre la tête : « Je suis trop heureuse, lui dit-elle, de partager avec vous la querelle de Dieu. » Libanius aurait pu le redire : « Quelles femmes parmi ces chrétiens ! »

Même pureté dans l'Eglise, et c'est là surtout que nos pères se montraient jaloux de l'honneur de Dieu. La confession de foi devait rendre hommage à la vérité; la discipline, à la sainteté de l'Évangile.

(1) *Histoire universelle*, III, 2.

(2) Voir *Bull. de la Soc. de l'Hist. du Protest. franç.*, II, 257; 3, 461 et 548.

OEuvre des théologiens, la première était populaire pourtant, et, quoiqu'il s'y fût glissé plus d'une subtilité, il régnait dans la masse des protestants assez de foi religieuse, assez d'idées théologiques, surtout assez d'opposition au papisme, pour en vivifier du moins les principaux articles. Et quant à la discipline, on peut dire sans doute qu'elle était d'une application difficile et vexatoire; on peut surtout la déclarer incompatible avec nos mœurs actuelles, mais il est honorable pour les réformés de l'avoir établie et maintenue, d'avoir, pour la gloire de Dieu, sacrifié la liberté et le secret de leur vie intime. Ce n'est point un Romain de la décadence qui se fût donné une maison de verre, ni un peuple sans vertu qui a pu se plaindre de l'insuffisance des lois civiles, et demander à Dieu même d'en ajouter de plus rigoureuses.

Nourri dans cette foi par ses ministres, incessamment surveillé par les consistoires, le peuple réformé donnait l'exemple de l'activité et des mœurs. Un grain de fanatisme se mêlait bien à sa piété; c'était, par exemple, une grande consolation pour les martyrs que de voir du haut de leur bûcher les images abattues (1), et l'on se rappelle ce soldat que Condé surprit donnant carrière à son zèle iconoclaste. Couché en joue par son chef: « Attendez, dit-il, que j'aie abattu cette idole, je mourrai ensuite si cela vous plaît (2). » Mais par combien de vertus est rachetée une tache légère et inévitable en ces temps de malheur! Dès que la paix avait rendu les hommes à leurs foyers et ramené les travaux ordinaires, la lecture de la Bible, le chant des psaumes y reposait le soir la famille réunie des fatigues de la journée, et le dimanche interrompait saintement celles de la semaine. Nulle autre fête d'ailleurs, et le labeur des six jours, généralement consacré à de nobles métiers, préparait cette prospérité que développa l'époque suivante et que devait anéantir le fanatisme du grand roi. Quelle constance ces mêmes hommes déployaient dans leur foi! Quel attachement à la vérité! Quel dévouement sans bornes à la cause commune et à l'Evangile! Quel nombre infini de confesseurs! Le martyrologe dira jusqu'à la fin des siècles de quel baptême fut baptisée notre Eglise naissante, par quelles longues et horribles souffrances elle conquiert son rang et sa noblesse, et à quel prix Dieu posa sur sa tête la plus belle, mais la plus sanglante des couronnes.

Comme à ses chefs spirituels, le protestant obéissait à ses rois. On l'accusait de préférer à leur autorité un gouvernement républicain, et

(1) *Histoire ecclésiastique* de Bèze. Ed. orig., t. II, p. 528.

(2) Voir *France protestante*, art. Condé.

de songer à imiter la Hollande. — « Hollande, Sire, répondait Chamier à Henri IV, jamais une telle méchanceté ne vint en notre cœur (1). » La méchanceté était de les en soupçonner. Calvin avait lu dans le Nouveau Testament le principe de l'obéissance aux pouvoirs établis, et je ne connais rien de plus touchant que le commentaire pratique donné par ses disciples pendant trois siècles au mot connu de saint Paul. Persécutés, mutilés, sanglants, au désert, sous la croix, dans les flammes, ils ont prié pour leurs rois devenus leurs bourreaux, sans qu'aucune parole trahît jamais des sentiments contraires. Il est vrai que, sous le nom de leurs rois, ils ne prétendaient pas être régis par l'Espagnol qu'ils appelaient « valets de prêtres; » les princes, « tyrannisés » par le pape, applaudissaient au fier langage du roi de Navarre à Sixte-Quint, qu'il n'eût pas manqué d'appeler plus tard son père, quand les voluptés eurent détrempe sa vertu. Il est vrai aussi qu'ils fixaient eux-mêmes la limite de leur soumission et réservaient toujours « l'empire de Dieu, » enfin qu'ils prirent les armes; mais on a vu la réponse de d'Aubigné, et l'on connaît celle de Coligny (2).

Religieux, austère, soumis aux lois, sacrifiant tout à sa conscience, le huguenot, on peut s'y attendre, se retrouvera tout entier dans chacune des sphères de son activité. Poésie, arts, sciences, éducation, il mettra partout le sceau de son caractère. L'attitude qu'il prend à l'égard de la Renaissance est déjà significative. Il lui devait beaucoup, il ne se montra pas ingrat. Dans ce réveil de l'esprit humain, il sut voir un bienfait de Dieu, et le moyen de propager l'Evangile (3). Mais les lettres antiques ne devaient pas être cultivées pour elles-mêmes, et le protestantisme ne tarda pas à se séparer de leurs partisans exclusifs. Ceux-ci restaient tournés vers le passé; les réformés portèrent leurs regards sur le présent et l'avenir. Les uns, épris de ces beautés littéraires et artistiques qu'ils venaient de retrouver, catholiques de naissance, furent païens d'esprit et s'inquiétèrent peu de réformer un culte qu'ils ne professaient que par la forme; les autres, ayant trouvé dans une religion nouvelle la vérité absolue, lui voulurent tout subordonner, et ce que la philosophie avait prétendu être au moyen âge, la littérature antique le fut chez les protestants au XVI^e siècle, une servante de la foi. Un secret rapport existait d'ailleurs entre le génie grec et le catholicisme. Le premier ignorait trop l'âme humaine pour être troublé, dans son culte de la forme et de la beauté plastique, par ses

(1) *Bulletin*, t. II, p. 317.

(2) Voir son testament, *Bulletin*, etc., t. I, p.

(3) *Hist. ecclés.* de Bèze, t. I, p. 4-3.

mouvements intérieurs et ses tragiques mystères. L'autre était sans doute initié à cette connaissance essentiellement chrétienne ; mais il donnait à la foi tant de garanties , veillait si bien sur le salut de ses adeptes , et se chargeait à ce point de leur conscience , qu'il leur restait tout ce qu'il faut de loisir pour cultiver à souhait l'art ou la poésie , la philosophie ou l'érudition.

Pour les réformés donc , les lettres sont un moyen et non un but ; l'école est « l'apprentissage de l'Eglise et le séminaire de la piété (1) ; » tel est le principe qui dirige chez eux les études , soit qu'ils offrent aux classes pauvres un enseignement populaire , soit qu'ils fondent des académies. Homère ici sert à expliquer saint Paul ; une chaire d'hébreu s'élève à côté de celle de grec ; le théologien s'assied entre l'hébraïsant et l'helléniste pour recueillir le fruit de leur double enseignement , et la philosophie , mise au même rang que les lettres , a surtout pour mission de ruiner la scholastique trop longtemps complice de l'erreur.

Parlerai-je de la poésie ou de l'art ? La matière est délicate et d'une appréciation difficile. Faudra-t-il reconnaître le poète protestant dans tout rimeur qu'aura pu baptiser un ministre ? A ce compte , le catholicisme a tort de nous reprocher la défaveur des muses. Dans cet espace de cinquante ans , troublé par tant de guerres , nous avons Aneau , Certon , qui ne sont pas sans mérite dans la poésie légère , et , pour n'en pas nommer d'autres , d'Aubigné , Du Bartas ; et parmi les artistes , Delaulne , Du Cerceau , Jean Cousin , Jean Goujon , Goudimel , Palissy. Mais convenons que toute poésie ne s'accorde pas avec le génie de la Réforme. Elle refuse de sacrifier à la beauté le bien , son premier amour ; une telle indulgence serait coupable à ses yeux , et lui en faire un reproche , c'est l'accuser de ce qui fait sa gloire. Elle va plus loin et resserre davantage le cercle dont elle entoure le poète. Etrangère , heureusement , à cette sorte de *désintéressement* religieux , à cette indifférence commode que nous avons signalée chez certains hommes de la Renaissance , elle exclut tout ce qui répugne à la nature de sa foi , à la profondeur de sa conviction ; elle restreint ainsi en quelque mesure le domaine de la poésie , et sait ne pas faire de tout matière d'hémistiche. Mais cette perte est un gain , si la valeur ici l'emporte sur la quantité , si la véritable poésie est dans un étroit rapport avec le fond de l'âme humaine , si l'inspiration jaillit des sources de la foi , si l'indifférence est mortelle à tout ce qu'admire ou vénère

(1) Coligny. Voir *Vie de messire Gaspar de Coligny*, trad. du latin, par D. L. H. Amsterdam, 1643.

l'humanité. L'art pour l'art, a-t-on dit ; mais ce mot serait sorti d'une bouche protestante, que le protestantisme oserait encore le désavouer et répondre à plus juste raison : l'art pour le bien et la vérité.

Aussi ne manque-t-on pas de trouver chez les vrais poètes protestants cette sorte d'utilitarisme élevé. Parfois sans doute, ils en exagèrent la tendance pratique, comme dans la traduction des psaumes par Bèze, ou dans son Abraham, ou dans cette « tragique comédie de l'homme justifié par la foi, » par le pasteur Barran. Mais que conclure d'un abus que les théories les plus contraires ne réussissent pas mieux à réprimer ? Du Bartas et d'Aubigné sont en revanche de véritables poètes ; ils se séparent de l'école de Ronsard comme la Réforme s'était séparée de la Renaissance, et, tout en conservant chacun l'originalité de leur talent, ils présentent ces traits communs, ces ressemblances de famille, qui conviennent aux adeptes d'un même culte, aux disciples d'une foi si originale et si forte. Du Bartas est le protestant à qui la Bible parle son hardi et magnifique langage, qu'elle nourrit de l'enthousiasme le plus vrai, le plus saint pour les œuvres de Dieu ; d'Aubigné, le huguenot indigné des scandales de l'Etat et de l'Eglise, le vengeur de la vérité, de la justice outragées. Le premier, plus soutenu, plus égal, obtint de son siècle une admiration sanctionnée depuis par le suffrage de Goëthe ; l'autre, de sa colère vertueuse, tire parfois des accents sublimes. Égaux par le mérite littéraire aux meilleurs poètes de leur temps, ils surpassaient infiniment ces futiles abbés de cour par la pureté de leur vie et la valeur morale de leurs écrits.

Mais quoi ! dans le catholicisme, Dante n'a-t-il pas porté à la perfection, parmi tant d'autres mérites, ceux dont nous faisons l'apanage de nos poètes ? — Dante n'est pas un nom qu'il faille nous opposer : il a cru d'une foi puissante aux doctrines qui inspiraient son génie ; il a lutté contre toutes les oppressions, sans excepter celle de l'Eglise ; et, s'il n'a pas chanté les combats comme Homère, son poëme est une bataille où je le vois immoler des hécatombes d'ennemis. Croit-on que ces ressemblances avec le religieux militant du XVI^e siècle nous aient échappé, et que nous hésitions, parmi tant d'autres, à réclamer notre part d'une si belle gloire ? Combien plus saurions-nous nous glorifier de Milton ! (1).

(1) Fénelon serait plutôt, à nos yeux, le poète catholique : âme pure et chrétienne, mais disposant trop aisément peut-être de sa croyance, et qui, plus d'une fois, appelée par les exercices d'une piété mystique, dut se reprocher de s'attarder chez les Grecs. En maintenant toutes les différences, nous citerions encore Tasse, le peintre incomparable de cette brillante galerie qui s'appelle *la Jérusalem*, et M. de Chateaubriand, dont le *désintéressement* religieux, dans le sens où je l'ai expliqué, a passé toutes les bornes connues.

Je retrouve le souffle de la Réforme affaibli chez Jean Cousin et Goujon, en qui domine celui de la Renaissance, large et pur chez Goudimel, qui, pour célébrer le Dieu de Moïse, fit résonner de nouveau la harpe de David et redit sur les fleuves de notre patrie les chants répétés jadis par les échos du Jourdain. Je le retrouve plein de charme et d'originalité chez Bernard Palissy, le potier de terre, l'inventeur des rustiques figulines. Soit qu'il demande des sujets à la mythologie, ou que, s'ouvrant une voie inexplorée, il introduise au milieu de notre civilisation ces simples créatures de Dieu qu'il a vues aux champs et au soleil, on reconnaît l'homme nouveau, qui, placé par sa foi au contact immédiat de la nature et de son Auteur, reproduit ce qu'il a senti et ne songe pas à s'en rapporter à l'autorité des traditions et des systèmes. En même temps Hotman, Béroald, Paré, se frayaient dans la science une route semblable.

Le premier, indigné des horribles abus que les rois firent alors de leur pouvoir, et puisant dans sa foi le sentiment de la valeur de l'homme, de la sainteté de sa conscience, chercha dans le passé une protestation contre le présent, et l'espérance d'un meilleur avenir. Le despotisme avait pesé sur les Romains de l'empire; il voulut aux Français des ancêtres plus libres, et nous donna pour pères les Germains. D'autres intérêts exploitèrent ensuite sa théorie. Mais Béroald ne déploya pas une moindre audace. Chronologiste aussi hardi qu'intrépide soldat, il appuya son système sur les seules données de la Bible, et nia résolument l'existence des rois de Perse, qu'elle n'a pas connus ou classés. Enfin, Paré fonde sur des arguments bibliques toute une théorie sur les possédés et les sorciers (1). En vain il est protégé par les Valois, chanté par Ronsard, employé par des princes ennemis de la Réforme, le protestant, déjà visible à la couleur calviniste de son style, éclate dans la façon respectueuse, mais fière, dont il traite les anciens, dans sa prétention de les corriger et de les dépasser. Ses ennemis ne s'y trompèrent pas; et les chirurgiens officiels, dignes émules des docteurs de Sorbonne, l'accusèrent « d'avoir mis l'instrument aux mains de tout le monde, » profané la chirurgie, écrit en français, et ne manquèrent pas de le dénoncer « au magistrat civil, à l'ecclésiastique et au populaire. » Qu'auraient-ils fait davantage, s'il eût écrit des livres de théologie hérétique?

Tel est le protestant du XVI^e siècle : religieux, et d'une religion qui aspire à régler toute la vie; moral, d'une volonté exercée par la lutte,

(1) Voir dans les OEuvres d'Ambroise Paré, in-fol., Lyon, 1652, la Préface, et un curieux chapitre sur les *Démons*.

toute au service de la conscience; soumis à Dieu, libre de tout joug humain que l'Écriture n'aurait pas consacré; indépendant des traditions et des coutumes; homme nouveau dans le monde, mais faisant excuser sa roture par ses vertus, et suppléant à l'absence d'un passé par la vigueur d'une discipline qu'il s'impose et par de fortes habitudes, qui, nées à peine, déjà paraissent antiques; toujours semblable à lui-même, qu'il commande ou qu'il obéisse, dans un rang élevé ou dans une humble fortune, dans les sciences, dans les arts, sous les armes, au foyer: caractère héroïque, tel qu'on aime à le vénérer chez des ancêtres, nés dans un siècle meilleur.

Qui n'a reconnu ces nobles traits dans l'amiral de Coligny? Qui n'en a vu les principaux du moins briller en lui de l'éclat le plus pur? Qui ne se plaît à les contempler, transfigurés, pour ainsi dire, sur le visage du grand homme, et à puiser dans ce souvenir auguste l'amour de son culte et de sa patrie? Oui, il était protestant, celui qui écrivait ainsi ses dernières pensées: « Ce que je désire le plus est que Dieu soit servi partout, et principalement dans ce royaume, en toute pureté et selon son ordonnance. Et après, que ce royaume soit conservé (1). » Toutefois, cette fidélité antique à ses rois, cette aisance chevaleresque, cette loyale imprudence que son grand cœur eût dédaigné de corriger et qui lui coûta la vie, font aussi de l'amiral la plus haute personification du caractère français, embelli sans doute par l'influence d'une foi plus pure. Toute la France l'a redit après Montesquieu: « Coligny fut assassiné n'ayant au cœur que la gloire de l'Etat. » Ajoutons: et la gloire de Dieu.

Avec moins d'éclat, mais plus de précision, peut-être, ces traits se réunissent dans Mornay; pas un n'y manque: foi ardente, esprit théologique, activité infatigable, piété du foyer; amour des lettres et des arts, mais tenus à la seconde place, et Cicéron abaissé devant Esaïe; recours aux armes pour défendre la bonne cause, et pourtant sincère amour de la paix; dévouement entier aux intérêts de la Réforme, soit qu'au service du roi de Navarre, il en espère le prochain triomphe, ou qu'après l'abjuration de Henri IV et la ruine de ses espérances, il empêche du moins les progrès du mal et s'applique à panser d'incurables blessures; fidélité à son roi, mais égale haine du catholicisme et de la domination étrangère; caractère riche et formé d'éléments divers, au point que cette richesse même offusque sa gloire et qu'avec moins de qualités il se fût fait peut-être un nom plus illustre, il s'attache néanmoins à la poursuite d'un but unique, celui qu'a

(1) Testament de Coligny. *Loc. cit.*

marqué le doigt de Calvin. Mornay n'eut pas le génie de l'écrivain, ni celui du capitaine, ni celui de l'homme d'Etat; plus heureux, et c'est à la Réforme qu'il en fut redevable, il eut le génie de la vertu.

Au-dessous de lui, mais animé du même esprit, je placerai Chamier, ce rude et ardent ministre dont la fermeté déjoua, au profit de la Réforme, les finesses de Henri IV et tous les artifices de la cour, qui présida le synode de Gap, où fut adopté l'article de l'Antechrist, et celui de Privas, où fut voté le serment d'union; qui, pour défendre la *cause*, mania tour à tour la plume et l'épée, et mourut sur la brèche à Montauban, dans la fameuse défense de cette ville contre Louis XIII.

Supérieure à Mornay par les talents et par la gloire, je nommerais encore une femme, une reine, Jeanne d'Albret. Artiste, poète, âme généreuse, elle encouragea les lettres, ouvrit dans ses Etats des écoles pour tous, protégea les victimes de l'intolérance et du fanatisme, et dut à sa religion de devancer son siècle à tant d'égards. Elle parla dans le conseil des rois le vrai langage de la Réforme, humilia l'insolence des cardinaux et les prétentions des papes, fit respecter partout son caractère et sa foi, prit le beau rôle dans les guerres de religion, et jeta dans la balance où se décidaient les destinées de la Réforme et sa grande âme, et son génie, et ses affections de mère.

Pour avoir leur patrie dans le XVI^e siècle, ces caractères ne sont pas étrangers aux âges suivants, et l'humble essai de peindre le protestant d'une époque s'étonne d'aboutir à un résultat général. Remontant à Lefèvre d'Etaples, Marguerite de Valois, la noble sœur de François I^{er}, Berquin, Anne Dubourg et tant d'autres noms glorieux de la première période qu'il serait doux de rappeler, la chaîne de ces serviteurs de Dieu n'est plus interrompue; mais on les voit se multiplier chaque fois que le protestantisme retrouve ses conditions premières de lutte et de foi; ils naissent dans les classes populaires quand la plupart des nobles sont revenus à leur ancien culte; dans le midi de la France, quand la persécution et la guerre civile s'y sont rallumées. Il est vrai que l'excès du malheur y altère un moment la pureté du type, et qu'on voit d'une part les pasteurs égorgés comme des agneaux, de l'autre un fanatique désespoir. Mais Antoine Court fait revivre l'antique discipline et les premières mœurs, et son influence persiste jusqu'à ce que les progrès de la civilisation et de la tolérance aient répandu des teintes plus uniformes sur tous les fils de la commune patrie. A travers toutes ces vicissitudes, le flambeau sacré ne cesse pas de briller; il passe de siècle en siècle et de main en main, depuis l'amiral de Coligny jusqu'à cet autre amiral dont notre Eglise porte encore le deuil.

Il est vrai, et pourquoi le dissimuler? qu'une autre tradition, respectable encore, mais pâle et affaiblie, côtoie partout la première, et, commençant à Sully; Colignon, Casaubon lui-même, s'il a vu avec indifférence la conversion de son fils, les jurisconsultes Baudouin, Cujas, et, malgré la différence de religion, l'Estoile et L'Hôpital, se prolonge jusqu'à nos temps à travers Court de Gébelin et Rabaut-Saint-Etienne. Mais nous ne saurions reconnaître là les véritables huguenots. La débonnairété du caractère chez quelques-uns, chez d'autres une position à ménager, une ambition à satisfaire, chez la plupart un affaiblissement de la foi, expliquent assez ce protestantisme décoloré. En général, quand le ressort religieux se détend, le réformé tourne aisément au philosophe; et plus fervents dans leur piété, ces partisans de la modération et du juste-milieu se recommanderaient au souvenir de la postérité par de plus fortes vertus. A nos yeux, L'Hôpital, Court de Gébelin, Rabaut-Saint-Etienne sont au-dessous de Paul Rabaut, d'Antoine Court et de Mornay.

Ces derniers brillent au ciel de l'Eglise comme des étoiles de première grandeur; ils y occupent un rang honorable à côté des meilleurs chrétiens des siècles précédents. Le protestantisme en effet est un des plus beaux rameaux de l'arbre évangélique, il succède dignement à ces églises de Jérusalem, d'Afrique, d'Orient, d'Occident, du moyen âge, qui, à des degrés divers de pureté, offrirent au monde le salut et la vie. De génération en génération, l'homme passe et change, la vérité reste toujours la même. Chacun y vient étancher sa soif. Calvin a puisé à son tour aux eaux jaillissantes, il en a recueilli le flot limpide; quoi d'étonnant qu'il lui ait donné la forme du vase où il le recevait? Sa pensée était limitée à l'expérience et à la culture de son siècle; né dans un temps de lutttes, il comprit moins les besoins de la paix. Saint Paul a plus de richesse que Calvin, Jésus-Christ plus que saint Paul; le Fils de Dieu seul renferme en sa personne tous les trésors de l'humanité. Jusqu'à la fin du monde, il remplira l'histoire de caractères chrétiens, toujours semblables et toujours différents. Grâce à Dieu, la valeur du nôtre ne passera point; car nous avons saisi la vérité religieuse par le point le plus central. Calvin a vu que la sainteté seule était absolue; que la beauté, la vérité même la devaient servir. Une telle vue suppose plus que du génie; et quels que soient les progrès de notre âge ou de ceux qui suivront, quelque expérience que l'âme humaine puisse acquérir d'elle-même, dussent les éléments constitutifs du caractère réformé se déplacer, se simplifier et trouver un autre équilibre, on ne découvrira pas de vérité plus haute, ni de point de vue plus fécond. A ce titre, Messieurs, nous devons nous féliciter de

remonter à Calvin ; plus nous serons fidèles à cette origine, et mieux nous saisirons le fond de l'Evangile. Nous y ferons un autre gain, inestimable au siècle où nous vivons. On se plaint partout de l'affaiblissement des caractères, de l'épuisement de la force morale ; les meilleurs mêmes ne sont pas à l'abri de cette contagion. Pleins de la crainte instinctive qu'inspire un mal si grave, nous nous adressons à l'histoire, nous lui demandons de nous révéler la vie intime des hommes du passé. Tout en nous félicitant de nos lumières, nous nous inclinons devant leur force, et nous aspirons à leur en ravir le secret. Notre époque sait bien que cette conquête serait son salut. N'y a-t-il pas là un appel de Dieu ? Et, placés entre ce siècle et nos pères, notre mission ne serait-elle pas de saisir pour nous-mêmes et pour lui cette vigueur de la volonté, cette énergie de la conscience, que la Providence a placée à notre berceau (1) ?

GAUFRES.

(1) Nous aurions eu trop à citer si nous avions voulu mentionner toutes nos sources. Nous avons dû nous contenter d'indiquer les principales.

RAPPORT DU TRÉSORIER DE LA SOCIÉTÉ

SUR L'EXERCICE 1854-55.

Messieurs,

La nouvelle année que vient d'achever votre Société a été encore, ainsi que vient de le dire notre Président, une année de labeurs et d'efforts, une année de progrès insuffisants, et marquée, comme les précédentes, par de pénibles épreuves. Nous venons vous présenter le compte rendu matériel et financier de ce troisième exercice.

Parmi les conditions de bonne organisation que réclamait le développement de votre Société, il en est une qui dominait toutes les autres : c'était celle d'un bon Agent, bien qualifié pour surveiller les détails quotidiens d'une semblable gestion. Ce point si important est actuellement, nous l'espérons, résolu d'une manière satisfaisante. M. PetitPierre, qui avait déjà fait preuve de zèle pour la Société lorsqu'il était libraire à Lyon, et qui depuis quelques mois est venu s'établir à Paris, a pu nous offrir de consacrer au service de notre agence une partie de son temps, et l'expérience qu'il avait précédemment acquise dans le bureau de l'excellente feuille *le Semeur*, que le public n'a pas oubliée, que beaucoup d'entre vous regrettent, et que notre *Bulletin* voudrait, à quelques égards, remplacer auprès de vous.

Nous attendons des fruits utiles de la gestion de M. PetitPierre, et nous nous félicitons de cet arrangement, dans l'intérêt de la Société autant que dans celui de son Président, qui pourrait seul vous dire quel fardeau lui ont imposé pendant ces premières années, les essais et les tâtonnements d'un début, et surtout la difficulté de rencontrer des auxiliaires suffisamment en état de le seconder.

L'on ne s'est pas toujours rendu compte de la nature et de la multiplicité de ces difficultés, — et de là parfois des réclamations plus ou moins fondées, des plaintes plus ou moins justes.

La direction s'est toujours efforcée d'accueillir ce qui méritait d'être pris en considération, et de remédier à ce qui était reconnu défectueux. Aussi, à côté de ces critiques, a-t-elle eu la satisfaction de voir ses efforts plus équitablement appréciés dans d'autres lettres, qui ont été pour elle de précieux témoignages de sympathie, et un dédommagement nécessaire à bien des ennuis.

D'après notre dernier exposé, il restait en caisse, au 31 mars 1854, un solde de. 3,475 76

Les recettes de l'exercice 1854 à 1855, jusqu'au 31 mars, se sont élevées à. 12,836 50

Savoir :

Provenant de 226 souscripteurs de la 1 ^{re} année, fr.	3,416 »
de 428 » de la 2 ^e année, fr.	3,290 75
de 781 » de la 3 ^e année, fr.	6,129 75

(Y compris fr. 117 offerts en dons, par 7 membres de la Société.)

12,836 50

Le total des sommes disponibles a donc été de 16,312 26

Les dépenses se sont élevées (sauf la fixation exacte de quelques mémoires que nous ne pouvons évaluer ici qu'approximativement) à 10,418 28

Laissant ainsi un solde de. 5,893 98
dont 4,789 08 en caisse d'administration,

1,104 90 en mains de l'Agence.

Ces dépenses se composent des frais d'impression des *Bulletins*, des frais généraux d'administration, et de ceux de l'Agence, comprenant les affranchissements, salaires, appointements, loyers (1), frais matériels et autres.

A cette somme de 5,893 fr. 98 c., il y aura à ajouter les recouvrements non encore effectués sur 285 souscripteurs en retard pour la 1^{re} année,

418 » »	pour la 2 ^e ,
637 » »	pour la 3 ^e .

1,340 environ.

Chiffre exorbitant, que nous ne pouvons nous empêcher de relever comme l'an dernier, mais en adressant cette fois nos observations, non pas au Comité ou à son Agent, qui, nous le reconnaissons, a fait tout ce qu'il a pu pour accélérer ses rentrées, mais aux retardataires eux-mêmes, qui oublient trop souvent les embarras et les complications d'écritures qu'ils occasionnent à l'Agence, par leur inexactitude à s'acquitter en temps convenable.

Peu avant la clôture de l'exercice, une circulaire toute spéciale a dû être adressée à ces retardataires, et déjà un certain nombre de rentrées sont effectuées. Elles s'élèvent à 4,709 fr. 50 c. jusqu'à ce jour, de la part de 420 souscripteurs; le reste suivra, sans nul doute. Nous espérons qu'elle stimulera les autres. — Et à cette occasion nous rappelons instamment aux

(1) Ainsi que nous l'avions prévu l'an dernier, la faveur d'un loyer gratuit pour l'Agence n'a pu se prolonger, et nous en avons un maintenant à notre charge.

sociétaires et abonnés la recommandation imprimée sur la 3^e page des *Bulletins*, de se mettre en rapport *direct* avec l'Agence, s'ils veulent éviter, soit pour celle-ci, soit pour eux-mêmes, des retards et des malentendus, — et de ne point recourir à des intermédiaires, qui trop souvent ont apporté la plus grande incurie dans la transmission des fonds versés chez eux, et ont ainsi exposé l'Agence à faire des appels mal fondés à des personnes qui, avec raison, devaient se considérer comme libérées (1). — Nous avons eu sous les yeux des lettres de correspondants qui prouvent jusqu'où ce désordre a été poussé quelquefois. Le meilleur moyen d'en empêcher le renouvellement est, nous le répétons, de se mettre en relation directe avec l'Agent de la Société.

Par notre encaisse actuel et l'indication des sommes qui nous sont dues, vous voyez, Messieurs, que la situation financière continue d'être bonne en apparence ; on pourrait même la croire prospère. — Mais n'oublions pas que ce ne sont là que quelques provisions amassées pour un avenir plein de charges, et que de prochaines et inévitables dépenses vont absorber ce boni apparent. Bientôt il s'agira d'entreprendre le *Recueil*, cette série de volumes distincts, dont la publication nécessitait de longs préparatifs. Ce n'est pas tout : par un effort de zèle et de désintéressement auquel vous rendrez hommage avec nous, la Société a encore marché, pendant cette troisième année, sans dépenses proprement dites de rédaction. Elle n'a encore eu à couvrir que ses frais matériels de direction. — Mais cet état de choses ne peut pas durer indéfiniment. — Il faudra, là aussi, se résoudre à des sacrifices nouveaux qui, sans la persistance d'un dévouement dont nous sommes témoins et que nous savons tous apprécier, auraient déjà dû peser sur les derniers exercices.

D'un autre côté, enfin, quelques chiffres vous feront comprendre la décroissance que subissent nos recettes, en vertu même des conditions si modérées, si minimes, que nous avons établies.

La première année, pour 929 souscripteurs, avait produit une somme de fr. 13,540 50

Dans la deuxième, 574 souscripteurs n'ont plus fourni que. 4,764 »

Dans la troisième, 784 souscripteurs ont donné. 6,429 75

Il est vrai qu'il en reste 637 à recouvrer ; mais vous voyez que, même avec ce supplément réalisé, notre apparente opulence ne sert à couvrir qu'une année de nos frais *actuels* et *ordinaires*, sans parler des charges extraordinaires qui nous attendent.

(1) Il est, entre autres, un de ces intermédiaires de qui notre Agence n'a encore pu obtenir, malgré des réclamations répétées, que deux versements *tardifs* et *en bloc*, sans désignation des personnes qui avaient acquitté chez lui leur souscription.

Il nous faut donc, Messieurs, travailler activement à étendre le cercle de nos souscripteurs et co-sociétaires. Or, leur nombre actuel quel est-il ?

Dans notre dernier Rapport, nous accusions le chiffre de 4,300 environ, c'est-à-dire exactement 4,332

Il en est venu dans le courant de l'année, 428 nouveaux. . . ci. 428

Ce qui nous porterait aujourd'hui au chiffre de. 4,460

Mais, en revanche, il y a eu à opérer 64 radiations, soit pour cause de décès ou de retraite des titulaires.

C'est donc à 4,396 membres que se borne, à l'ouverture de la quatrième année, le nombre de nos souscripteurs ! c'est-à-dire, en définitive, à 64 seulement de plus que l'année précédente, qui, elle-même, ne nous en avait amené que 250 nouveaux.

En sorte que le recrutement de cette troisième année n'a servi, tout juste, qu'à remplacer les radiations.

A quelle cause attribuer cette lenteur d'accroissement, cet état de choses stationnaire, que nous pourrions qualifier de déplorable ?

Est-ce à l'imperfection de l'œuvre en elle-même ? — Ah ! sans doute, elle est loin d'être ce que ses fondateurs voudraient qu'elle fût, et ils sont prêts à avouer l'insuffisance de leurs forces... Mais du moins, Messieurs, secondez-les, encouragez-les : c'est précisément à ce travail commun que nous vous convions tous.

Serait-ce au taux du prix de souscription ? — A cet égard, comparez ce qui vous est demandé à ce qui vous est donné en échange, feuillotez ces trois gros volumes du *Bulletin* actuellement publiés, — et dites de quel côté est l'avantage !

Serait-ce enfin à une coupable indifférence pour la cause que votre œuvre contribue à défendre ? — A Dieu ne plaise que nous voulions, que nous puissions admettre une supposition pareille, dans un temps où ce n'est pas trop de toutes les forces vives du protestantisme français pour défendre sa cause, dans son passé aussi bien que dans le présent. Non ! cette indifférence, au fond, ne saurait exister. Mais il faut bien le dire : tout en rendant un hommage de bouche, ou même de cœur, à notre *Société* et à l'excellent but qu'elle se propose, on oublie trop facilement qu'elle est nouvelle, et qu'elle a besoin de se faire connaître. L'an dernier, nous vous avons fait, dans ce sens, des appels pressants. Nous craignons fort de n'avoir pas été entendus, et qu'au lieu de cette propagande si désirable, et par nous si vivement sollicitée, nous n'ayons rencontré qu'une apathie, trop commune malheureusement dans notre époque d'individualisme. Nous ne saurions nous le dissimuler, nous avons échoué contre cette espèce d'insouciance de gens qui désirent vivement, sincèrement, que le bien se fasse,

pourvu qu'il se fasse sans dérangement pour eux et sans effort trop violent de leur part (1).

Nous ne pouvons que renouveler énergiquement nos reproches et nos appels à qui de droit, et nous les adressons tout particulièrement aux *corps ecclésiastiques*, dont l'action et l'exemple pourraient être si efficaces, mais qui eux-mêmes, nous le voyons avec regret, figurent encore en si petit nombre sur ces listes dont ils devraient occuper la tête.

Comme vous le savez, ceux de ces corps qui, pendant les deux premières années, ont bien voulu nous accorder leur concours, sont :

Le *Directoire* de la Confession d'Augsbourg ;

Les *Consistoires* de Nancy,

de Sainte-Marie-aux-Mines (Confession d'Augsbourg),
du Temple-Neuf de Strasbourg (C. d'A.),
d'Alger ;

Les *Consistoires* et *Diaconats* :

De l'Eglise wallonne d'Amsterdam,

— — de Rotterdam,

— française réformée de Francfort-sur-Mein,

— — de Cassel (Hesse-Electorale) ;

Plus, les 29 *Conseils presbytéraux* des Eglises de :

Metz,	Quincy-Ségny,
Aubais,	Lourmarin,
Le Fleix,	Roquedur,
Le Havre,	Vabres,
Barr (C. d'A.),	Orthez,
Aiguesvives,	Nîmes,
Anduze,	Riquewihl,
Générargues,	Uzès,
Pont de Camarès,	Brassac,
Pons,	Ferrière,
Montpellier,	La Roche-Chalais,
Meaux,	Buhl (C. d'A.),
Eymet,	Wasselone (C. d'A.) ;
Saint-Antonin,	

(1) « Votre *Bulletin* est plein d'intérêt, écrivait naguère un de nos sociétaires « du Midi, je n'en passe pas une ligne. Chaque fois qu'il m'arrive, je déplore « qu'il ait si peu de souscripteurs dans nos contrées, qui comptent un si grand « nombre de riches familles. J'ai recommandé l'œuvre, j'ai fait lire des pièces « intéressantes à des personnes que je croyais bien décidées à venir à nous... Je « n'ai jusqu'ici rien obtenu, et j'en suis vraiment honteux. »

Et les *Institutions* suivantes :

La *Société de lecture* de Genève,
 La *Réunion évangélique* de Lorient,
 La *Bibliothèque morale et religieuse* de Colmar,
 La — *évangélique* de Lyon,
 La — *religieuse* de Caen,
 La — — de Bordeaux,
 La — — du Locle (Suisse),
 La *Société de l'Instruction mutuelle* de Montpellier.

En 1854, nous n'avons eu à enregistrer (c'est là un triste bilan) que 17 nouvelles souscriptions de cette catégorie, savoir :

Le *Consistoire* de la Confession d'Augsbourg de Paris (dont nous avons déjà été heureux de vous annoncer l'accession dans notre dernier Rapport),

Et les *Consistoires* de :

Bischwiller (C. d'A.),	Bouxwiller,
Mens,	Le Mas-d'Azil ;

Ainsi que les *Conseils presbytéraux* de :

Guebwiller (C. d'A.),	Annonay,
Oran,	L'Eglise réformée de Paris,
Bédarieux,	Wesserling,
Bolbec,	Sainte-Foy,
Lille,	Mundolsheim ;

Et parmi les *Eglises indépendantes* :

La *Conférence méthodiste* française, dont le siège est à Paris.
 Le *Conseil* de l'Eglise libre évangélique de Lyon ;

Enfin, les *Institutions* suivantes :

La *Commission* des archives wallonnes, à Leyde,
 La *Bibliothèque publique* de Vevey (canton de Vaud),
 La *Bibliothèque religieuse* de La Tour (Vallées vaudoises du Piémont),
 L'*Ecole libre* de théologie de Genève,
 L'*Institution Bernard Palissy*, à Rochefort (Charente-Inférieure).

Telle est, Messieurs, la trop courte nomenclature de ceux que nous voudrions voir, au contraire, donner l'impulsion au rapide développement de notre pensée, dont ils devraient d'office se constituer les auxiliaires, et, pour ainsi dire, les *chefs de colonne* ! Que nous sommes loin encore de ces

450 Consistoires et de ces 800 Conseils presbytéraux ou Conseils d'Eglises libres qui existent en France!...

Hâtons-nous de dire que sur ce nombre il en est quelques-uns du moins qui comprennent ce devoir, et qui, tout en prêchant d'exemple, nous ont manifesté leur regret d'être seuls à agir. Vous nous permettrez de courtes citations; elles vont plus loin que nous-mêmes :

« Le Consistoire (écrit l'un de ces correspondants) a été heureux de témoigner son intérêt à l'œuvre excellente que vous accomplissez. Il est bien fâcheux que les protestants ne sentent pas mieux la nécessité de vous soutenir. On peut le concevoir de la part d'*individus* qui, en général, sont un peu indifférents à l'histoire de leurs ancêtres, dont ils ne connaissent guère les magnifiques pages; mais les *corps constitués* de notre Eglise qui ne répondent pas à vos appels montrent une apathie coupable, une indifférence qui, si elle continuait, serait à nos yeux d'un triste augure... »

« Je pense (dit une autre lettre) que vous n'avez rien à désirer quant aux vœux qui ont été formés; mais si l'on consulte la liste des membres de votre Société, il semble qu'on peut affirmer avec assurance que ceux qui vous ont adressé leurs vœux n'ont pas mis, pour la plupart, tout le zèle qu'ils auraient dû apporter à soutenir une œuvre aussi belle que celle entreprise par la *Société de l'histoire du protestantisme français*. — N'y en aurait-il pas, parmi les membres actuels de votre Société, plusieurs qui, avec un peu de bon vouloir, pourraient lui procurer un certain nombre d'adhérents ?

« Les services que cette Société rend au protestantisme français en la cause de la vérité sont grands, et dignes de fixer l'attention de tous nos coreligionnaires qui ont l'avantage de jouir des privilèges de l'instruction. « Le *Bulletin* ne présente pas seulement un intérêt historique, il contient aussi de nombreux documents de vraie édification. »

De telles paroles consolent et rassurent.

C'est par elles et par le vœu qu'elles expriment que nous terminerons.

Lorsque, dans la liste citée plus haut, nous voyons des églises appartenant aux localités les plus pauvres nous offrir leur concours avec un empressement qui les honore, parce qu'il prouve combien elles sont pénétrées de l'utilité de nos travaux, — et lorsque nos frères des Eglises étrangères sont accourus les premiers pour nous aider à exhumer et à populariser les annales de ceux qui furent leurs ancêtres comme les nôtres, — les Eglises de France resteraient-elles en arrière dans cette tâche toute fraternelle? — Voudraient-elles, dans un esprit d'insouciance, de courte vue ou d'idées étroites et mes-

quines, s'abstenir de s'associer à une œuvre d'intérêt général? — Même parmi les plus pauvres, même là où il n'y aurait qu'un budget nominal et une caisse vide, ne se rencontrera-t-il pas des anciens de consistoire et des membres de conseil presbytéral assez zélés, assez éclairés, pour doter, en se cotisant, les archives de leur Eglise de notre *Bulletin* historique? — Ce serait là, on en conviendra, un bien fâcheux indice, et nous n'y voulons pas croire. — Pussions-nous donc, l'année prochaine, avoir un progrès plus marqué à constater, un rapport plus bref à vous présenter, et résumer enfin nos observations en ces seuls mots : *Tout va bien. — Nous avons lieu d'être contents.*

L. OPPERMANN.

SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE

DU

PROTESTANTISME FRANÇAIS

Cette Société, analogue à celle de l'*Histoire de France* qui a déjà rendu tant de services, a pour but de rechercher, de recueillir et de faire connaître tous les documents, inédits ou imprimés, qui intéressent l'histoire des Eglises protestantes de langue française. Ses recherches portent, non-seulement sur les affaires intérieures des Eglises, mais sur les rapports des protestants avec le gouvernement, sur la vie des hommes célèbres appartenant à la communion évangélique, sur leurs travaux de littérature, de science ou d'art, en un mot, sur tout ce qui est relatif aux origines de la Réforme française et à l'état du Protestantisme français dans le XVI^e, le XVII^e et le XVIII^e siècles. Elle s'occupe aussi de l'histoire des Eglises d'origine allemande devenues françaises par annexion de territoires, et des tentatives faites pour introduire la Réforme en Italie et en Espagne. (Art. 1 et 2 des statuts.)

Elle publie un *Bulletin*, ou Compte-rendu des travaux et Revue historique, religieuse et littéraire, et un *Recueil*, ou Collection d'ouvrages spéciaux d'histoire protestante (art. 18). Le *Bulletin* a douze numéros chaque année et paraît par cahiers d'un ou plusieurs numéros. Trente-six numéros ont paru en dix-neuf cahiers, soit trois forts volumes contenant de nombreux documents inédits et originaux.

Abonnement au *Bulletin* : 43 fr. par an pour la France (45 fr. par la poste). — Pour l'étranger, port spécial en sus. — Agence centrale, 30, rue Sainte-Anne, de 3 à 5 heures. (Ecrire *franco*.)

Vie et mort de Wolfgang Schuch, martyr, brûlé à Nancy, le 21 juin 1523; par Athanase Coquerel fils, pasteur suffragant de l'Eglise réformée de Paris. Grand in-8°. 60 c.

Le grand Beausobre et ses amis, ou LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE A BERLIN, ENTRE 1685 ET 1740; par Christian Bartholmèss, membre correspondant de l'Institut de France. Grand in-8°. 60 c.

Madame Duplessis-Mornay, née Charlotte Arbaleste; par Ad. Schæffer. Grand in-8°. 60 c.

La France protestante, ou *Vies des Protestants français qui se sont fait un nom dans l'histoire, depuis les premiers temps de la Réformation jusqu'à la reconnaissance du principe de la liberté des cultes par l'Assemblée nationale, en 1789*, par MM Haag. 5 volumes publiés en 10 parties. Chaque partie, composée de plus de 300 pages grand in-8°. 4 fr.

FAC SIMILE du Testament olographe de l'amiral Coligny, d'après la minute originale conservée aux manuscrits de la Bibliothèque impériale, 3 feuilles in-fol., avec Notice de 29 pages in-8°. (V. p. 269 du t. 1 du *Bulletin*.) A l'Agence et aux librairies protestantes. 1 fr.

Le Cabinet historique. *Revue trimestrielle*, contenant avec un texte et des pièces inédites, intéressantes ou peu connues, le catalogue général des manuscrits que renferment les bibliothèques publiques de Paris et des départements, touchant l'histoire de l'ancienne France et de ses diverses localités, avec les indications de sources, et des notices sur les bibliothèques et les archives départementales. Sous la direction de M. Louis *Paris*, ancien bibliothécaire de Reims. Bureau : rue d'Angoulême-Saint-Honoré, 27. Paris, 12 fr. par an. Départements, 14 fr.

(Les trois premiers cahiers, soit 24 feuilles in-8°, ont paru.)

Almanach-Annuaire protestant, administratif, statistique et historique pour 1855. 60 c.

Quelle ressource ce serait pour les recherches historiques, si nous avions dans le passé des *Annales* protestants contenant les données statistiques qu'il est difficile de réunir au passage et presque impossible de ressaisir après coup. Ceux qui furent publiés par quelques zélés coreligionnaires en 1808, en 1821, en 1828, et les notions éparses dans les almanachs depuis 1840, présentent déjà beaucoup d'utilité. Les efforts que l'un des membres de la Société de l'Histoire du Protestantisme français vient de tenter pour ressusciter cette statistique annuelle et la compléter d'année en année méritent d'être applaudis et encouragés. Ce premier essai se recommande à tout l'intérêt de nos lecteurs.

Les actes et gestes merveilleux de la cité de Genève, nouvellement convertie à l'Evangille, faictz du temps de leur Réformation et comment ils l'ont receue, rédigez par escript en forme de Chroniques, Annales ou Hystoires, commençant l'an 1532; par Anthoine FROMMENT; mis en lumière par Gustave REVILLION. A Genève, 1854. Un beau volume in-8° de xxi-249-cxix pages, avec les lettres illustrées de Badius, orné de dessins à la plume et relié à l'antique en parchemin, avec fermoirs de cuir. 10 fr.

Geschichte des Protestantismus in Frankreich bis zum Tode Karl's IX, von Dr. Wilhelm Gottlieb SOLDAN. 1855. Leipzig, F.-A. Brockhaus. Paris, Franck. 2 vol. in-8°.

Histoire de la Philosophie dans ses rapports avec la religion depuis l'ère chrétienne, par M. MATTER, conseiller honoraire et ancien inspecteur général de l'instruction publique. Paris. In-12 de xii-432 pages. Meyrueis et Hachette. 3 fr. 50 c.

Le chapitre VII de cet ouvrage est intitulé : *La Renaissance. La libre pensée et la Réforme*. Il mérite toute l'attention de nos lecteurs.

Paroles d'un protestant, par M. Th. Muret. Brochure in-18. Prix : 15 c.

Ce petit écrit est une légitime défense, une brève réponse à de longues et anciennes attaques. Il a pour but unique de faire connaître ce qu'est le protestantisme, de repousser des reproches erronés, de rectifier de déplorables préjugés, de dissiper une ignorance calculée. Il donne satisfaction à un besoin qui s'était fait maintes fois sentir. (Prix de 50 exemplaires : 5 fr.)

Histoire chronologique de l'Eglise protestante de France jusqu'à la Révocation de l'Edit de Nantes, par CHARLES DRION, président du tribunal de Schelestadt, membre du consistoire supérieur de la Confession d'Augsbourg. 2 vol. format Charpentier. Paris et Strasbourg. Chez Berger-Levrault et fils. 6 fr.

Sous presse :

Ramus (PIERRE DE LA RAMÉE), sa Vie, ses Écrits et ses Opinions, par CHARLES WADDINGTON, professeur agrégé de philosophie à la Faculté des Lettres de Paris et au lycée Louis-le-Grand. Paris. Ch. Meyrueis et C^e.

Essai historique sur la Bibliothèque du Roi (aujourd'hui *Bibliothèque Impériale*) et sur chacun des dépôts qui la composent, par Nic. TH. LE PRINCE. Nouvelle édition, corrigée et considérablement augmentée par Louis PARIS. 1 vol. in-12. 3 fr. 50 c.

(Cet ouvrage manquait depuis longtemps dans le commerce.)

PRIX DU 1^{er} ET DU 2^e VOL. DU BULLETIN : Pour les nouveaux membres, 7 fr. le vol., et pour les nouveaux abonnés, 10 fr.

Le BULLETIN est expédié PAR LA POSTE (pour la France et les pays étrangers avec lesquels il existe des conventions postales), et les prix de souscription sont fixés ainsi qu'il suit pour les *sociétaires* et les *abonnés* :

N. B. <i>Aux Sociétaires.</i> Le taux de la cotisation n'est point un <i>maximum</i> . Chacun est invité et intéressé à faire connaître l'œuvre et à la propager.	SOCIÉTAIRES.		ABONNÉS.
	1 ^{re} année. (dr. de diplôme.)	2 ^{me} année et suivantes.	chaque année.
PARIS ET BANLIEUE.	16 fr.	6 fr.	13 fr.
DÉPARTEMENTS.	17 »	7 »	15 »
ÉTRANGER.	17 »	7 »	15 »

MODÉ DE PAYEMENT. — CHANGEMENTS DE DOMICILE. — RÉCLAMATIONS. — Les paiements doivent être adressés *franco* et *avec les demandes* (à l'Agence de la Société, 30, rue Sainte-Anne, à Paris), en valeurs sur Paris ou en mandats de poste, à *M. l'Agent de la Société*, etc., sans nom de personne. — Les changements de domicile et réclamations doivent être adressés de même. (On est prié d'écrire très lisiblement les noms, prénoms, qualités et résidence, et d'indiquer le département ou le pays, ainsi que le bureau de poste desservant le lieu d'habitation.)

L'AGENCE est ouverte chaque jour de la semaine de 3 à 5 heures 1/2.

RECouvreMENTS COLLECTIFS. — Dans certaines localités, les membres et abonnés pourront s'entendre pour une transmission collective. — A Strasbourg, le Directoire du Consistoire supérieur a bien voulu autoriser spontanément M. Ph. Lauth, chef de ses bureaux, à centraliser les souscriptions.

ENVOI DE DOCUMENTS. — Ils doivent être adressés *franco* au Président de la Société. — On peut les déposer : A Lyon, chez Denis, libraire, rue Neuve, 18; — A Bordeaux, chez H. Muller, libr., rue Sainte-Catherine, 13; — A Montpellier, chez F. Pujol, libr., rue Argenterie, 21; — A Genève, chez J. Cherbuliez, libr.; qui ont offert de les faire parvenir, sans frais, à Paris.

En vente :

La France et la Saint-Barthélemy, par M. G.-G. SOLDAN; traduit de l'allemand par CH. SCHMIDT. In-8° de 147 p. Paris, 1855, chez Ch. Meyrueis et C^e, éditeurs. 2 fr.

De la Réforme et du Protestantisme, par M. CH. DE RÉMUSAT, de l'Académie française. In-8° de 56 pages. 1 fr.

Lettres de Jean Calvin, recueillies pour la première fois et publiées d'après les manuscrits originaux, avec une Préface et des Notes historiques, par JULES BONNET. — *Lettres françaises.* — 2 vol. in-8°. Paris, 1854, chez Ch. Meyrueis et C^e, rue Tronchet, 2. 12 fr.

Compte rendu des Séances et Travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques, publié sous la direction de M. MIGNET, secrétaire perpétuel, par M. Ch. VERGÉ. Une livraison par mois, 4 volumes par an. 20 fr. pour Paris, 25 fr. départements et étranger. Durand, éditeur.

Carte de la France protestante, revue, corrigée et mise à jour par M. CHARLES READ. 1 gr. feuille colombier vélin. Prix : 4 fr. 50 c.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

PARIS — IMPRIMERIE DE CH. MEYRURIS ET C^e
Rue Saint-Benoit, 7

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DE L'HISTOIRE
DU
PROTESTANTISME FRANÇAIS

DOCUMENTS HISTORIQUES INÉDITS ET ORIGINAUX

XVI^e, XVII^e ET XVIII^e SIÈCLES

TROISIÈME ANNÉE



« Et quant au premier point sur la réformation que j'ay commencée et que j'ay delibéré continuer par la grâce de Dieu..., ie l'ay apprinse par la Bible que ie tis plus que les docteurs..., et n'ay point entrepris de planter nouvelle religion en mes pais, sinon y restaurer les ruines de l'ancienne... Je ne fay rien par force... Dieu me monstre des exemples... »

Jeanne d'Albret, Reine de Navarre au cardinal d'Armagnac.

(Lettre du 18 d'août 1563.)

Vos pères, où sont-ils ?

(ZACHARIE, I, 8.)

« Je trouverois bon, qu'en chascune ville, il y eust personnes députées pour escrire fidèlement les actes qui ont esté fait durant ces troubles : et par tel moyen, la vérité pourroit estre réduite en un volume, et pour ceste cause, Je m'en vray commencer à l'en faire un bien petit narré, non pas du tout, mais d'une partie du commencement del'Eglise réformée. »

Bernard Palissy.

(Recepte véritable, etc., *La Rochelle*, 1563, page 103.)

PARIS
AGENCE CENTRALE DE LA SOCIÉTÉ

30, RUE SAINTE-ANNE

1855





Paris, le 30 avril 1855.
(Rue Sainte-Anne, n° 30.)

M

En vous faisant parvenir la livraison qui termine la 3^e année du *Bulletin*, nous croyons devoir appeler tout particulièrement votre attention sur la situation actuelle de la *Société*, telle qu'elle se trouve exposée dans ce cahier même.

L'œuvre est bien loin d'avoir atteint le développement que ses fondateurs étaient en droit d'ambitionner pour elle, alors qu'ils avaient reçu de toutes parts l'accueil le plus sympathique. La Société n'avait pris qu'une faible extension durant la seconde année ; pendant la troisième, elle est restée pour ainsi dire stationnaire. Nous comptons aujourd'hui, tout compris, *treize cent quatre-vingt seize* membres et souscripteurs effectifs : est-ce un chiffre dont il y ait lieu de se contenter ? Sont-ce là les fruits d'une association qui s'adresse à tous, et qui, par le concours de tous, pourrait être si féconde en résultats ?

C'est, nous a-t-on dit et écrit de divers côtés, c'est l'*initiative individuelle* qui fait défaut : il faudrait la réveiller, la mettre en demeure..... Eh bien ! nous suivons ce conseil, en

vous adressant ici un appel spécial et personnel. Nous venons vous mettre sur la conscience l'avancement de l'œuvre dans votre sphère, petite ou grande. Avec votre permission, nous vous sommons de la répandre autour de vous, et de payer votre dette à la *Société* en lui trouvant, dans le cours de cette quatrième année, au moins un ami, un souscripteur de plus.

Agréez, M _____, l'assurance de nos sentiments tout dévoués.

Pour le Comité :

Le Président.

P. S. Notre Trésorier, en énumérant les corps ecclésiastiques qui figurent encore seuls sur la liste de la *Société*, a montré ce qui reste à faire de ce côté-là. Nous donnons ci-après un état général des membres et souscripteurs par départements; il fera ressortir à tous les yeux l'immense disproportion entre ce qui est et ce qui devrait être.

ÉTAT GÉNÉRAL DES MEMBRES ET SOUSCRIPTEURS

PAR DÉPARTEMENTS.

Aisne.	8
Algérie	7
Alpes (Hautes-)	3
Alpes (Basses-)	»
Ardèche.	33
Ariège	7
Ardennes	4
Aube.	2
Aude.	1
Aveyron.	4
Bouches-du-Rhône.	11
Calvados.	11
Charente	19
Charente-Inférieure	37
Cher.	4
Corse	1

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Abjurations extorquées <i>in extremis</i> par des curés et des dragons, etc. (1683-89).	7
— forcées et fictives.	394,474
— intéressées.	564,576
Académies protestantes. L'école de théologie de Nîmes. (<i>Suite.</i>). . . .	43
— L'Académie d'Orthez.	280
— Règlements de l'Académie de Die, communiqués par le Dr Long et le Ministre de l'Instruction publique	544
Ambassade de Hollande à Paris. Son influence sur les affaires des pro- testants de France au XVIII ^e siècle	595
Andelot (D'), frère de Coligny. Sa captivité à Melun, en 1558.	238
— Son exhumation à Nîmes.	229
Assemblées du Désert. La première tenue en Guienne (1745).	313
— (Chaire portative pour les).	394
— dans l'Agenais.	601
Assemblée générale de la Société en 1855. Allocution du Président. . .	657
— Rapport du Trésorier	696
Avignon (Bertrand d'), cordelier. Sa profession de foy faite à Ablon, en 1605.	453
Avis aux lecteurs.	1,222
Aubigné (Françoise d'), veuve Scarron, de par brevet royal fabricante de fourneaux économiques, en 1674	77
Bancs pour les catholiques dans les temples protestants, en vertu de la Déclaration de 1683.	60
Barbier (Josué), ministre converti du Dauphiné.	565
Baptême (Un) en 1779, de par le Roy, la Loy et Justice.	199
— imposé par violence aux protestants de France, vers 1750.	479
Basville (De). Son projet de dévastation des Hautes-Cévennes.	171
— (Un souvenir de).	337
Bayeux (Les protestants de) après la Révocation.	475
Bibliographie, revue de livres, critique historique.	91,101,242,377,379, 382,500,505,508,509,510,514,632,638,644,651
Chambres mi-parties des anciens Parlements. — Chambre de l'Edit du Languedoc	363
Chansons spirituelles du XVI ^e siècle	417
Charenton (Plan du temple de).	436
Chenevix (Paul de), conseiller au Parlement de Metz, mort relaps et trainé sur la claie, en 1686.	567
Calvin. Ses <i>Commentaires</i> sur le Nouveau Testament.	379

Caractère (Le) protestant en France au XVI ^e siècle.	681
Casaubon. Extraits de ses <i>Ephémérides</i> au sujet de Charenton	461,548
Caumont de La Force (famille de). Leur persécution pour cause de religion, de 1694 à 1699.	67,461,298
— (Testament du duc de).	477
Cambrésis (La Réforme dans le), au XVI ^e siècle.	255,396,525
Camisards (Un souvenir des).	337
Cavalier (Jean). Lieu de son inhumation, etc.	443
Calas (Jean). Son exécution sur la roue, à Toulouse, le 10 mars 1762.	625
Calvière-Saint-Cosme, de Nîmes. Sa honteuse conduite après la Révocation.	587
Claude (Jean). Son lieu de naissance	43
Coligny (L'amiral). Vicissitudes de ses restes mortels, et leur réinhumation en 1854.	346
— Son portrait, d'après Janet.	352
— Son arrière-petite-fille, la duchesse Anne de Wurtemberg.	53
Cimetière pour les protestants étrangers établi à Paris en 1720.	595
Cônart (Valentin). Particularités le concernant.	488
Conseil (Le) de la Reine de Navarre à La Rochelle (1569-70).	423
Consistoires de la Guienne, dépossédés au profit des hôpitaux de Périgueux.	420
Conversions forcées.	7,394
Court de Gébelin. Lettre de 1760, au pasteur Ladevèze	49
— Lettres inédites au pasteur Gal-Pomaret.	603
Culte de la Vierge Marie employé comme fortification contre l'hérésie.	308
Démolition du temple de Saint-Maixent.	448
Dénonciation des protestants de la Généralité de Caen.	473
Dévastation des H.-Cévennes par Basville et Montrevel, en 1703.	471,486
Documents inédits sur le protestantisme français, conservés en Hollande.	353,488,590,595
— Sur les guerres de religion dans l'Albigéois et le Castrais, au XVI ^e siècle.	632
— Manuscrits et imprimés sur l'histoire de la Réformation à Lyon.	645
Edits de Louis XIV contre les protestants, exécutés au milieu du XVIII ^e siècle.	44,479
— de 1787, sur l'état civil des protestants.	330,517
Eglise réformée de Montpellier. Ses commencements et ses progrès.	225
— du Cambrésis.	255,396,525
— de Paris.	448,448
Episode de la vie du pasteur du Désert J.-L. Gibert.	000
Errata et avis.	442,222,223,546,656
Esprit (L') des Cordeliers d'Orléans. Note de Calvin	32
Etat civil des protestants du Désert.	421,499,479,595
— rendu par l'Edit de 1787.	334
Exhortation aux fidèles demeurés en France après la Révocation	344

Exhumation à Nîmes du corps de d'Andelot, frère de Coligny. Poème sur ce sujet.	229
Galériens protestants.	292,293,317
Guirand, grand prévôt de Nîmes, converti.	576
Influence exercée directement par la Révocation de l'Edit de Nantes sur les mœurs de la nation	497,587
Jeûne (Un) de huguenot à la Bastille, en 1676	488
FRANCE PROTESTANTE, de MM. Haag	106,515
— Liste des articles contenus dans le t. IV.	106,217
— — — dans le t. V, 4 ^{re} partie.	651
LETTRES-DOCUMENTS. Lettres consolatoires de divers à Madame de Soubise (1566).	36
(de M. d'Aubeterre, p. 36; — de Th. de Bèze, p. 39; — de M. de La Tour, p. 265; — de Mademoiselle de La Régnaudie, p. 268; — de la même, p. 274.)	
— d'une arrière-petite-fille de l'amiral Coligny	53
— de J. de Belleville Langnillier à lord Burghley.	443
— de Th. de Bèze à Jacob Grynée.	145
— du comte de Tessé et de Louvois, sur Pineton de Chambrun.	456
— de Fléchier, évêque de Nîmes.	486
— de Charles IX aux cantons suisses protestants.	274
— de Th. de Bèze aux consuls de Montauban.	277
— de Catherine de Navarre au ministre de Nérac.	279
— de Colbert Seignelay, sur les galériens protestants.	292
— d'un curé à l'évêque de Gap	310
— du comte d'Argenson à M. le P. P. de Piolenc.	312
— de J.-J. Rousseau à MM. J. de Pourtalès et J. Foulquier.	319
— de Lafayette, Paul Rabaut, Rabaut-St-Etienne, de Poitevin.	331,517
— de Henri, prince de Béarn, à sa mère, Jeanne d'Albret.	523
— de J. Bongars, sur la mort de Henri IV.	541
— de l'évêque de Grenoble Le Camus.	576
— de Court de Gébelin, Gal-Pomaret et Marie Durand	603
L'Estoile (Pierre de). Extraits de son <i>Journal</i> , au sujet de Charenton.	440,551
Liste des membres et souscripteurs de la Société.	423,522
Louis XIV, célébré pour sa <i>sagesse</i> et sa <i>justice</i>	223,293
Luthéranisme en France, au commencement du XVI ^e siècle.	21
Mas-d'Azil (Le siège du), en 1625	611
Médailles en l'honneur de la Saint-Barthélemy	437
Mémoires d'un R. P. jésuite, pour la conversion de la ville de Strasbourg.	62
Ministère (Le) sous la croix en France. Les pasteurs Cardel, de Malzac, Mathurin et de Salve.	590
Mézière (François), médecin poitevin, éditeur des Œuvres de Clém. Marot, Niort, 1596.	6
Palissy (Bernard) devant l'Académie des Sciences, en 1854.	4
Parlements. Chambres mi-parties ou de l'Edit.	362

Pensionnaire (Un) du clergé romain sous Louis XIII.	564
Placet d'une jeune protestante recluse, au maréchal de Richelieu. . . .	76
Procès à la mémoire et au cadavre du Sr de Journiac, relaps.	187
Réformateurs (Les) du XVI ^e siècle, organes de l'opinion publique. . .	84,204
Réfugiés dans le pays de Vaud.	44
— en Hollande, etc: Leurs prières	233,388
— dans le pays de Neuchâtel.	620
Réinhumation, en 1854, de la dépouille mortelle de la marquise de Rothelin, décédée en 1587, et exhumée en 1794	200,285
— des restes mortels de l'amiral Coligny à Châtillon-sur-Loing, en 1854	346
Rochette (François), ministre du Désert, et les trois gentilshommes verriers. Complainte sur leur mort	444,200
Roger (Jacques), ministre du Désert. Instructions du comte d'Argen- son qui lui coûtèrent la vie.	342
Rohan (Jaqueline de), marquise de Rothelin, et son château de Blandy, en Brie	91,200,285
— (duc de), indemnisé pour ses châteaux de Maillezaïs et du Doi- gnon, cédés par d'Aubigné.	232
Société de l'Histoire de France. Le Président de la Soc. de l'Hist. du Protest. franc. en est nommé membre, pour représenter dans son sein ladite Société	514
Sonnet à Paul Ferri, ministre de Metz.	42
— du XVI ^e siècle, sur le lever du soleil.	447
Tarif (Le) des indulgences et absolutions de l'Eglise romaine. Ses diverses éditions authentiques.	240
Temples (Les deux) de l'Eglise réformée de Paris, sous l'Edit de Nantes. I. (<i>Suite</i> .) Ablon (1599-1606).	448
II. Charenton (1606-1683). 1 ^o Depuis l'établissement jusqu'à la mort de Henri IV (1640).	448
— 2 ^o Depuis la mort de Henri IV jusqu'à l'incendie du premier temple (1621). (Première partie.)	540
— de Saint-Maixent. Sa démolition.	448
— Bancy y réservés aux catholiques.	60
Turnèbe (Adrien). Notice sur sa vie et sa mort.	665
Viguiier (J.), ministre. Son interrogatoire sur la sellette, devant le Parlement de Toulouse. (<i>Suite</i>).	549



The HF Group

Indiana Plant

095991 D 3 00



5/25/2007

